

ÉTUDE SUR LES HYMNES

DE

SYNÉSIUS DE CYRÈNE

ÉTUDE SUR LES HYMNES

DE

SYNÉSIUS DE CYRÈNE

THÈSE DE DOCTORAT

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

PAR

CHARLES VELLAY

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

1904


THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
16396
LIBRARY

BIBLIOGRAPHIE

RELATIVE A LA VIE ET AUX OUVRAGES

DE SYNÉSIUS DE CYRÈNE

SUIDAS, *Lexicon*, v° Συνέσιος.

NICÉPHORE GRÉGORAS, *Histoire byzantine*, livre VIII, chap. VII.

NICÉPHORE CALLISTE, *Histoire ecclésiastique,* livre XIV, c. LV.

BARONIUS, *Annales*, tome V, année 410.

PHOTIUS, *Myriobiblon,* chap. XXVI.

EVAGRIUS, *Histoire ecclésiastique,* livre I, chap. XV.

GALÆUS, cité par CAVE, *Script. ecclesiast.*, p. 250.

JEAN MOSCHUS, *Pratum spirituale,* chap. 195.

TILLEMONT, *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, tome XI, p. 455; XII, p. 502 et 520.

DON CELLIER, *Histoire des Ecrivains,* tome X, p. 499.

BAILLET, *Jugements des Savants,* tome V, p. 112.

L. HOLSTENIUS, *Dissertatio de Epistola synodica Alexandri, episcopi Alexandrini, et de episcopatu Synesii.* (Dans l'édition de l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret et d'Evagre, par Henri de Valois. Paris, 1673).

L. HOLSTENIUS, *Dissertatio de Synesio et fuga episcopatus, 1679.*

CHLADAY, *De Synesii* θεολογουμένοις. Wittenberg, 1713.

P. A. BOYSEN, Φιλοσοφούμενα *Synesii.* Halle, 1714.

CARL-CHRISTIAN WOOG, *Historiola de Synesio episcopo et Evagrio philosopho.* Leipzig, 1758.

E. F. K. ROSENMÜLLER, *Synesius. Fünfter Hymnus, übersetzt und erläutert* (ouvrage accompagné d'une étude sur la vie et les ouvrages de Synésius). Leipzig, 1786.

E. T. CLAUSEN, *Commentatio de Synesio philosopho, Libyæ Pentapoleos metropolita.* Copenhague, 1831.

C. BEVING, *Emendationes in Synesium* (Dans *Jahn's Archiv.*, 1er volume, p. 343-347 et 617-621), 1832.

THILO, *Commentarius in Synesii hymnum secundum, v. I-XXIX scriptus*. Halle, 1842.

THILO, *Commentarius ad Synesii hymnum secundum, v. XXII-XXIV de triplici silentio philosopho mystico*. Halle, 1843.

JULES SIMON, *Histoire de l'École d'Alexandrie*. Paris, 1844-45.

REES, *Ueber den griech. Hymnendichter Synesius von Cyrene*. Constance, 1848.

BERN. KOLBE, *Der Bischof Synesius von Cyrene, oder Forschungen auf dem Gebiete der Erdkunde und Geschichte der Libyschen Pentapolis, der Kirchengeschichte und der Geschichte der Philosophie : nach den Quellen, namentlich nach den wenig gewürdigten Schriften des Synesius von Cyrene*. Berlin, 1850.

BERN. KOLBE, *Der Bischof Synesius von Cyrene als Physiker und Astronom beurtheilt, nebst der ersten deutschen Uebersetzung der Rede des Synesius de dono Astrolabii, oder über das Lob der Astronomie, mit verbesserten griech. Text. herausgeg*. Berlin, 1850.

E. VACHEROT, *Histoire critique de l'École d'Alexandrie,* tome III. Paris, 1851.

ED. ZELLER, *Die Philos. der Griechen*, V, p. 1043-49.

VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*. Paris, 1857.

H. DRUON, *Études sur la vie et les œuvres de Synésius*. Paris, 1859.

ABBÉ HOROY, *Études patrologiques. Synésius, évêque de Ptolémaïs au* V[e] *siècle*. Paris, 1862.

F. X. KRAUS, *Observationes criticæ in Synesii epistolas*. Regensburg, 1863.

B. AUBÉ, *Synésius* (Dans la *Nouvelle Bibliographie générale* de Didot et Hœfer, tome XLIV, p. 738). Paris, 1865.

R. VOLKMANN, *Synesius von Kyrene. Eine biograph. Charakteristik aus den letzten Zeiten des untergehenden Hellenismus*. Berlin, 1869.

G. SIEVERS, *Studien zur Geschichte der Romischen Kaiser* (p. 371-418). Berlin, 1870.

CYRIACUS, Περὶ Συνεσίου (Dans 'Αθήναιον II, p. 41), 1873.

BOISSONNADE, *Notæ ineditæ ad Synesium* (Dans *Epistolographi Græci*). Paris, 1873.

BAPHIDES, Ὁ Συνέσιος πλωτινίζων ἤτοι ἡ περὶ θεοῦ φιλοσοφικὴ διδασκαλία τοῦ Συνεσίου ἐπισκόπου Πτολεμαΐδος ἐν τῇ Κυρηναϊκῇ. Constantinople, 1875.

SCHNEIDER, *De vita Synesii philosophi atque episcopi*. Grimma, 1876.

Aug. Nauck, *Kritische Bemerkgn. VII* (Dans le *Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, XXII, p. 74-76), 1877.

Flach, *Studien zu den Hymnen des Bischofs Synesios* (Dans *Rhein. Mus.* vol. XXXII, p. 538-563), 1877.

H. Druon, *Œuvres de Synésius, traduites entièrement pour la première fois en français, et précédées d'une étude biographique et littéraire.* Paris, 1878.

Berthelot, *Origines de l'Alchimie,* Paris, 1885.

Eug. Gaiser, *Des Synesius von Cyren ägyptische Erzählungen, oder über die Vorsehung. Darstellung des Gedankeninhalts dieser Schrift und ihrer Bedeutung für die Philosophie des Synesius, unter Berücksichtigung ihres geschichtlichen Hintergrunds.* — Wolfenbüttel, 1886.

Berthelot, *Collection des anciens alchimistes grecs*, 3 vol. Paris, 1887-1888.

Berthelot, *Introduction à l'étude de la chimie des Anciens et du Moyen Age,* Paris, 1889.

W. Fritz, *Die Briefe der Bischofs Synesius von Kyrene. Ein Beitrag zur Geschichte der Attizismus in IV und V Jahrhundert.* Leipzig, 1898.

J.-R. Asmus, *Synesius und Dio Chrysostomus* (dans *Byzantinische Zeitschrift,* IX, 1, p. 85-151). Leipzig, 1899.

INTRODUCTION

Par sa philosophie, par ses œuvres, par sa vie publique, Synésius occupe, dans l'histoire du IVe siècle, une place dont on ne peut contester l'importance. Son rôle n'y est point bruyant, ni prédominant; mais la hauteur de sa pensée et la noblesse de son caractère ont fait de lui une des plus grandes figures de cette époque de trouble et de déchirement. Au milieu de l'écroulement de l'Empire, sous la tempête qui pousse les Barbares jusqu'au cœur du monde grec, Synésius apparaît comme un des derniers survivants des générations antiques; il se souvient de ses ancêtres, et, dernière gloire des Héraklides (1), il oppose à la dévastation qui commence le calme et la force de son génie. Il mérite qu'on le considère dans toutes les manifestations de son esprit, dans toutes les créations de sa pensée, dans tous les travaux de sa vie, car partout il a apporté le même souci laborieux, la même recherche infatigable.

Mais la critique parvient malaisément à embrasser, dans son ensemble, cette œuvre diverse et mêlée. Entre Synésius poète et Synésius philosophe, il y a place encore pour un Synésius orateur, écrivain, et aussi pour un Synésius physicien, alchimiste et astronome. Ce labeur varié diversifie et fractionne en quelque sorte l'étude qu'on en peut faire. Pour en déterminer le plan général, les lignes et les tendances essentielles, il faut examiner à la fois l'état et le point d'arrêt de chacune des sciences

(1) *Catastase II*, 5.

qui sollicitaient les philosophes, les savants et les poètes du IVᵉ siècle ; il faut rassembler, condenser, unir ces évolutions parallèles et distinctes, et en retrouver les empreintes diverses dans le même cerveau et la même œuvre. Ce que Synésius, dans sa formation spirituelle, doit à chacune de ces influences, ce qu'il en a accepté et ce qu'il en a rejeté, la part originale qu'il a apportée dans l'histoire littéraire de cette époque, et la part commune qu'il a reçue de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, la vision et la mesure précise de son rôle et de son action, il ne devient possible de les définir, de les fixer, de les expliquer, que par l'étude attentive de la vie, de la nature, du caractère de l'évêque de Ptolémaïs, et des inspirations multiples qui ont marqué le développement de sa pensée.

Il faut se garder de le voir et de le juger dans le raccourci de son œuvre. Quelques lettres, quelques discours, quelques traités plus artificiels que profonds, quelques hymnes, c'est tout ce que la postérité a conservé d'un homme qui eut sur son temps et sur sa patrie une influence réelle et puissante. Mais, à vouloir en dessiner le large contour, à vouloir en présenter simultanément les faces diverses, on risque de ne point donner à cet ensemble sa véritable valeur et à chacune de ses parties sa valeur proportionnelle. En réalité, il y a, dans les aspects de cette œuvre, des tendances si divergentes que la critique ne peut équitablement en embrasser à la fois toute la forme et tout l'esprit.

Déjà, en 1857, Villemain, dans son *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVᵉ *siècle*, s'était efforcé de mettre en relief l'inspiration générale qui anime l'œuvre de Synésius. On a pu juger, depuis lors, de la fécondité et de la raison de cette méthode. La critique gagne en profondeur ce qu'elle perd en surface et donne à chaque fraction de l'œuvre totale son plein relief et sa pleine vie. Sous des efforts parallèles et séparés, la grande figure de Synésius est apparue dans toute sa lumière. Ce qu'on n'y avait pas

vu tout d'abord, ou mal vu, a pris son importance réelle, sa place définitive.

Dans chacune des études particulières dont Synésius a été l'objet, on retrouve, sous des expressions variées, l'unité et la cohésion qui ont présidé à l'œuvre de l'évêque. Entre chacune de ces parties, de ces réalisations diverses, un lien circule; une même pensée les lie; une même inspiration les anime. Quelque différentes que soient entre elles les pages du philosophe et du théologien, du poète et du savant, des rapports étroits et durables les unissent et les combinent. Cette sorte d'inspiration commune, cette histoire de la formation générale de ce haut esprit, apparaît, dans les *Hymnes*, en toute clarté. On surprend ici, dans leur travail intérieur, les facultés les plus saisissantes et les plus vivantes de Synésius. Philosophe ou orateur, il garde ce large abandon, cette forme souple et comme enivrée d'elle-même, cette marche harmonieuse, cette pensée brillante et passionnée, qui sont les traits essentiels de sa poésie. Il reste poète, parce que c'est là la première éducation, la base même de son esprit. Au milieu d'un siècle où la poésie n'est plus le don suprême et rare qui n'est accordé qu'à quelques élus, mais où, au contraire, elle devient, pour tout cerveau cultivé, une sorte de gymnastique morale ou d'extase mystique, Synésius, plus que tout autre, trouvait dans l'exaltation lyrique le langage même de son âme fiévreuse, souffrante et douce. C'est en quelque sorte la pente même de son caractère et de son cœur qui le porte vers cette forme poétique, à laquelle il confie toutes ses ivresses et toutes ses douleurs.

Mais ni dans les pages que Villemain a consacrées à Synésius (1), ni dans le livre si complet de M. Druon (2), ni dans celui de M. Volkmann (3), ni dans les notes minutieuses dont M. Flach a accompagné le texte des

(1) *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*, p. 209-232.
(2) *Études sur la vie et les ouvrages de Synésius de Cyrène.* Voir aussi, du même auteur, l'étude qui accompagne la traduction des œuvres de Synésius.
(3) *Synesius von Kyrene.* Berlin, 1869.

Hymnes, une place assez importante ne paraît avoir été faite à l'histoire et à l'analyse de cette formation lyrique. Cette tendance naturelle de Synésius ne semble pas avoir été assez justement tracée et expliquée. Or il est au contraire d'une importance souveraine de pouvoir suivre, pas à pas, ce travail intérieur, d'en mesurer les élans et l'évolution, d'en retrouver les sources, d'en comprendre le lent développement, la marche, l'inspiration et le but. Voici Synésius, vieilli et amer. Il se débat au milieu des pires souffrances ; il a vu sombrer autour de lui toutes les joies de sa vie, toutes les espérances de son cœur ; il a vu Ptolémaïs assiégée par les Barbares, la Cyrénaïque dévorée et déchirée, il a pressenti l'effondrement prochain de l'Empire. Il est écrasé sous le poids d'une destinée implacable. Et il cherche un refuge dans les bercements de la poésie et dans la musique des rythmes. Il revient à la poésie comme à un repos spirituel, comme à un labeur de consolation et d'oubli.

Ce sont toutes ces circonstances extérieures qu'il faut déterminer avec précision. Il faut entrer dans cet esprit, en comprendre la vie intérieure, et expliquer cette poésie comme on a expliqué sa philosophie. Il faut marquer l'action simultanée ou successive de toutes les influences qui se sont exercées ici, les déterminer, les définir et les séparer, dissocier et catégoriser en quelque sorte, selon leur origine et leur puissance, cet ensemble confus de facteurs et d'éléments.

Synésius est si fécond et si varié, il tourne son esprit vers des horizons si divers, qu'on est dès l'abord dérouté par la multiplicité et le protéisme de cette pensée. Une méthode sévère et précise est ici plus nécessaire, plus indispensable que partout ailleurs. Et il est vrai de dire qu'aucune de ces influences, aucune de ces inspirations ne sera inutile à l'analyse de ce laborieux génie.

Synésius évêque, si étrangement porté à cette dignité chrétienne, sa théologie chancelante, son rôle historique et moral, sa répugnance pour les plus graves dogmes du

christianisme, son influence ecclésiastique, tout cela a été mis en lumière, non seulement, dans les nombreux ouvrages des patrologistes et des panégyristes chrétiens, mais encore dans les travaux plus spéciaux d'Holstein, de Woog, de Clausen, de Druon et de Zeller. Les problèmes historiques et religieux que soulèvent l'élévation de Synésius à la charge épiscopale de Ptolémaïs, son adhésion vacillante aux dogmes nouveaux, et l'incertitude même de son baptême, semblent désormais éclaircis.

Synésius philosophe, disciple d'Hypatie, dernier champion du néo-platonisme expirant, tout pénétré de la métaphysique païenne, ce Synésius nourri des doctrines alexandrines, et s'inspirant, jusque dans ses dernières œuvres, des enseignements de Plotin, a été fortement dessiné dans l'étude de Clausen, dans l'*Histoire de l'École d'Alexandrie* (1) de Vacherot, et dans celle de Jules Simon. Plus récemment, un écrivain grec, M. Baphidès, a consacré un long et minutieux travail à l'influence de Plotin sur Synésius (2).

Synésius orateur, avec tous les défauts de son temps, mais aussi avec tout l'orgueil, toute la hautaine sévérité de son génie, Villemain l'a montré dans d'admirables pages, où les traits essentiels de cette éloquence vibrante et sobre sont vigoureusement mis en relief.

Les lettres de Synésius sont la plus riche partie de son œuvre. Elles restent une des sources les plus fécondes pour l'histoire du IVe siècle. Dans les mille détails de cette littérature familière, on retrouve à chaque pas des indications historiques d'un prix infini. C'est là que la plupart des historiens et des critiques sont venus chercher la véritable expression de cet esprit confiant, mélancolique et charmant. Une première étude leur avait été consacrée, en 1863, par M. Kraus. Le travail le plus

(1) Tome III, p. 19 sq. — Les quelques pages que Vacherot a consacrées à Synésius résument, avec une précision remarquable, la philosophie alexandrine du poète.

(2) Ὁ Συνέσιος πλωτινίζων, etc.

récent sur cette partie de son œuvre est l'étude de M. Fritz.

Il y a aussi dans Synésius un savant passionné, infatigable, toujours tourné vers les problèmes de la physique et de l'astronomie ; et ce n'est pas là le caractère le moins intéressant de ce vaste génie. Déjà, en 1850, Kolbe l'a étudié sous cet aspect nouveau, et, plus récemment, M. Berthelot s'est attaché à lui donner la place scientifique à laquelle il a droit (1).

Mais cette diversité de labeur ne suffit pas encore à révéler toute la physionomie de Synésius. Les *Hymnes* occupent, dans cette œuvre variée, une place considérable : c'est là seulement qu'on voit se dessiner un trait nouveau du grand évêque, un Synésius poète, avec toutes les ressources, et toutes les hautes qualités de son esprit. On lui a souvent décerné de pompeuses louanges, on l'a comparé à Pindare (2), et on a voulu voir en lui le dernier des grands lyriques. Aucun de ces éloges ne peut tenir lieu d'une étude minutieuse, laborieuse et juste. Ils consistent trop souvent en des opinions courantes, acceptées, et qu'on n'ose point passer au crible d'une analyse attentive. Ces vagues jugements, sans consistance et sans portée, ne peuvent suffire. Il faut délibérément écarter cette critique superficielle et impuissante, qui procède plus par impression que par une rigoureuse méthode. Synésius n'est point un poète négligeable ; ce n'est point non plus un poète d'un incomparable éclat. Mais son œuvre poétique a, pour bien des motifs, un intérêt particulier et profond, et cela suffit sans doute pour qu'on s'y arrête sans regret.

Elle a d'ailleurs tenté plus d'un critique. Elle offre,

(1) On consultera surtout l'*Introduction à l'étude de la Chimie des Anciens*, Paris, 1889.

(2) *Synesius... piarum Musarum delicium* (Casaubon, *Fragm. in Syn.*) ; — *Hymni Synesii ut lepore ac nitore non cedunt Orphei aut Pindari hymnis, sic utrumque superant quod summa pietate spirant spiritum Dei* (Possevin, *Apparatus sacer*). Même éloge dans le père Caussin, qui compare Synésius à Platon, à Démosthène et à Pindare.

en effet, par sa nature spéciale, une ample matière à d'intéressantes recherches et à des remarques importantes. En 1842 et en 1843, Thilo publia, à Halle, son *Commentarius in Synesii hymnum secundum*. Quelques années plus tard, un écrivain allemand, Rees, donnait, en 1848, la première étude complète consacrée à Synésius poète (1). Il faut arriver ensuite jusqu'à 1859 pour retrouver, sur les hymnes de Synésius, un effort de critique méthodique. C'est l'époque où paraît le livre de M. Druon, qui reste, par beaucoup de côtés, le plus minutieux et le plus complet. Le même auteur, dans la traduction, qu'il publia plus tard, en 1878, des œuvres complètes de Synésius, a introduit une étude, dont une large part est consacrée aux *Hymnes*. En 1877, Aug. Nauck a publié quelques remarques critiques sur les poèmes de Synésius (2), et, la même année, M. Flach publiait ses *Studien zu den Hymnen des Bischofs Synesios*.

Mais il serait imprudent de considérer cette œuvre poétique dans un plan d'isolement, séparée de son temps, de ses influences, ou de ses origines. C'est ce qu'on a trop souvent oublié. Bien des aspects de la poésie de Synésius ne s'expliquent que par les circonstances historiques, philosophiques et littéraires dont elle a été environnée. Il faut la situer dans son milieu moral, en mêler l'inspiration et l'évolution aux grands courants métaphysiques qui traversent alors le monde, et coordonner en quelque sorte cette œuvre particulière au large travail social qui jette, dans cette époque de divisions, de troubles et de guerres, une lumière suprême d'espérance et de génie.

La poésie est, à ce moment, le refuge naturel des grands esprits que les discordes politiques et religieuses affligent et effraient. On s'y repose des troubles de la vie civile, et, au milieu de la décomposition de l'ancien monde, c'est dans la douceur des anciens rythmes que

(1) *Ueber den griech. Hymmendichter Synesius von Cyrene*, Constance, 1848.
(2) Dans le *Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg*, XXII, p. 74-76.

survit encore le souvenir des splendeurs païennes. Le christianisme lui-même y pénètre peu à peu. Grégoire de Nazianze venait de donner à la nouvelle religion le poète qu'elle attendait. Mais son exemple, en faisant surgir une pléiade de poètes chrétiens, ne semble point avoir fait éclore en eux le grand souffle du génie, et le plus célèbre, Nonnus, est plus intéressant par les documents historiques qu'il a laissés que par la beauté propre de ses poèmes. Tous ces poètes grecs, venus après Grégoire de Nazianze, ont définitivement oublié la grande tradition poétique. Il faut citer, à leur sujet, l'opinion de Léon Allatius, remarquable au moins par la violence de la critique : « Leurs muses n'ont, dit-il, ni grâce ni beauté ; au contraire, on n'y voit rien que d'affreux, de rustique et de grotesque. Ce n'est plus le langage des hommes ; on croit entendre le jargon des sauvages, ou les sons mal articulés des animaux (1). »

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'appliquer à Synésius ce jugement sévère. L'étude de ses *Hymnes* nous amènera à des conclusions toutes différentes. Mais il faut bien convenir que l'époque au milieu de laquelle apparaît la Muse de l'évêque de Ptolémaïs n'est pas propice aux grands élans lyriques. Une poésie languissante et énervée s'épuise à répéter des formules antérieures. Les esprits sont tournés vers d'autres préoccupations, où les conceptions de l'art et de la poésie ne pénètrent plus. L'Empire se débat au milieu des troubles. Des secousses morales et politiques l'ébranlent et le disloquent. Le fanatisme chrétien ne laisse plus de place à la pensée antique, et, par haine du paganisme, proscrit la philosophie et la sagesse. Le Serapeum est en cendres, tout le trésor du génie grec n'est plus qu'un peu de poussière brûlante, où roulent les membres calcinés des dieux. Sur cette dévastation morale, le christianisme proclame son dédain des arts et des lettres, et répète avec Tertullien : « Nous

(1) *Diatrib. de Gregor. eorumque scriptis*, p. 372.

n'avons plus besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni d'investigations après l'Évangile. » Le culte des grands génies nationaux, l'héritage spirituel de la Grèce, ne se transmettent qu'à quelques esprits magnifiques, qui seront la gloire et la lumière de ces temps agités. Ils opéreront ainsi, à travers les vicissitudes des siècles, la transfusion de l'âme hellénique, ils en continueront l'œuvre laborieuse et féconde, et l'éclatante mission. Platon renaît avec Plotin, et le spiritualisme attique se retrouve tout entier, déformé, dénaturé, mais reconnaissable encore, dans la philosophie alexandrine. C'est la pensée grecque qui porte la vie, qui anime ce monde énervé et affaibli, et qui lui donne sa dernière clarté.

Au milieu de ce bouleversement moral, où tous les éléments sociaux se décomposent pour aboutir à des combinaisons et à des créations nouvelles, la poésie n'a point de place, ou plutôt elle n'a plus, elle ne peut plus avoir la place prédominante, souveraine, absolue, qu'elle avait gardée dans le monde grec. Le mépris qu'affichent pour elle les premiers propagateurs du christianisme la rend pour longtemps suspecte. Elle ne renaît qu'avec Grégoire de Nazianze, qui la transforme sous la forte action de son génie. Elle s'ouvre alors tout entière à l'inspiration de la religion nouvelle. Le mysticisme chrétien l'envahit et la submerge.

Mais, là encore, là surtout, la circulation du génie grec se continua sans arrêt. Dans la voie qui s'ouvrait, il pénétra à son tour, et roula comme un torrent jusqu'aux limites des âges nouveaux. Le gnosticisme, qui exprime si bien la confusion des idées philosophiques et religieuses de cette période indécise, fut l'unique source poétique. Il éclata en images violentes, en idées multiples, où l'orthodoxie se distinguait mal de l'erreur, où tout se heurtait avec fracas, dans une tempête d'influences diverses et mêlées. Les œuvres poétiques qui naissent alors portent l'empreinte profonde de cette indiscipline, de cette anarchie intellectuelle. L'art oriental, avec ses

réalisations énormes, ses conceptions enflées et lourdes, pénètre de toutes parts l'Occident ; il marche à la suite des moines chrétiens. Le monde sémitique, berceau du christianisme, se répand, avec ses formes littéraires et philosophiques, jusqu'aux confins du monde romain ; il pèse, comme un héritage inévitable, sur les générations qui grandissent et la poésie qui éclot.

Dans ce IVe siècle finissant, où le souvenir de Julien n'est pas mort encore, où le grand exemple de sa philosophie et de sa tolérance s'oppose encore aux violences de la conquête chrétienne, une sorte d'attraction ramenait vers le paganisme les âmes éclairées et les esprits libres. Sur ceux qui ne rêvaient d'autres luttes que celles de la parole et de la dialectique, d'autres triomphes que les triomphes pacifiques de la raison et de l'idée, on peut mesurer le prestige que pouvaient exercer les hautes paroles de Julien : « J'ai ordonné, dans mon humanité et ma clémence, qu'on n'exerçât aucune violence contre les Galiléens, qu'on ne les traînât point de force dans les temples et qu'on ne les contraignît d'aucune manière à agir contre leur persuasion. C'est par les discours, par les exhortations, par la compassion, non par les supplices et les mauvais traitements, qu'il faut ramener les hommes égarés. » Par son éducation, par les penchants de son esprit et de son cœur, Synésius était tout entier pénétré de la même douceur. Dans sa pensée aussi, il n'y avait d'autre motif d'action, d'autre influence déterminante que la vérité démontrée, que la logique et l'absolu de la raison.

Le reflet de cette tolérance, qui cache un scepticisme persistant, donne aux hymnes de Synésius un intérêt spécial et complexe. La conception dont ils sont nés, le caractère dont ils sont empreints, l'inspiration qui les anime, tout concourt à justifier une étude minutieuse et une critique attentive.

CHAPITRE PREMIER

La vie de Synésius

Synésius se glorifiait volontiers de l'antiquité et de l'illustration de sa race : « Les registres publics de Cyrène, dit-il, font remonter ma naissance jusqu'à la race des Héraklides ! (1). » La famille de Synésius était, en tout cas, illustre et riche ; et ce fut autant par la noblesse de son origine que par la hauteur de son esprit que Synésius conquit le crédit et l'influence dont il jouissait dans toute l'étendue de la province libyenne.

La Cyrénaïque n'était déjà plus, vers 360, la contrée fertile et heureuse, grenier du monde, active, laborieuse, débordante de richesse. Elle avait vu ses villes se dépeupler et tomber en ruines, les champs abandonnés demeurer en friche, toute sa fécondité s'éteindre dans une désolation plus pesante chaque jour. Ce n'était plus ce *jardin délicieux* que chantait Pindare (2). La capitale elle-même n'était que l'ombre de ce qu'elle avait été ; elle se survivait dans la gloire de sa renommée : « Je pleure, disait Synésius, sur cette terre illustre de Cyrène, qu'ont habitée les Carnéade et les Aristippe (3). » Le discours qu'il adressa à Arcadius est tout imprégné de la même plainte : « Cyrène, dit-il, ville grecque, d'un nom antique et vénérable, célébrée mille fois dans les chants des anciens sages, maintenant pauvre et abattue, grande ruine qui a besoin de l'empereur... »

Dans la province déchue, il y avait encore quatre villes florissantes : Apollonie, Arsinoé, Bérénice, Ptolémaïs. Ces

(1) *Catastase II*, 5.

(2) *Pythiques*, V.

(3) Lettre 66. Pour l'indication des lettres de Synésius, nous avons suivi l'ordre proposé par M. Druon.

quatre villes formaient, avec Cyrène, la Pentapole, nom sous lequel on désignait souvent la province elle-même, car ces cinq centres urbains étaient tout ce qui demeurait debout et vivant au milieu d'une région épuisée et déserte.

Synésius naquit, vers 360, à Cyrène, dans la même cité qui avait donné le jour, plus de sept siècles auparavant, à Callimaque. Il aima cette ville d'un amour ardent, pour sa gloire antique et son abaissement immérité. Les souvenirs de sa famille et de sa propre vie l'y entouraient et l'exaltaient, et, à chaque ébranlement de son existence, il revenait s'enfermer avec joie dans le cercle de ces choses familières.

La première partie de sa vie s'écoula tout entière dans le silence et le travail. Abandonné à toutes les tentations de son esprit, il écrivait des poèmes, imitant les maîtres, et méditait de longs ouvrages. Il voyagea. Il visita Alexandrie, où il suivit les leçons d'Hypatie, de cette Hypatie qui devait l'attirer et le séduire, non seulement par son éloquence, par sa dialectique et sa beauté, mais aussi par l'esprit scientifique, par la mathématique souveraine qui constituaient le fond même de son génie. Il se lia avec elle d'une amitié respectueuse et profonde, qui ne cessa ni ne se ralentit jamais. Les lettres qu'il lui adressa sont empreintes d'une tendresse débordante et lyrique; il l'appelle sa mère, sa sœur, sa maîtresse : Μῆτερ, καὶ ἀδελφὴ, καὶ διδάσκαλε, καὶ διὰ πάντων τούτων εὐεργετικὴ, καὶ ἅπαν ὅτι τίμιον καὶ πρᾶγμα καὶ ὄνομα (1). Il lui écrit : « Quand même les morts oublieraient dans les enfers, moi je m'y souviendrai encore de ma chère Hypatie. Pour toi seule je dédaignerais ma patrie (2) ! » Il lui confie les secrets de son cœur, il lui raconte ses peines, ses luttes, ses souffrances; il l'entretient de ses travaux, de ses projets, de ses rêves. Cette grande amitié fut la lumière de sa vie. Et, dans cette longue correspondance, toute marquée de récits douloureux, de gémissements et de plaintes, c'est dans les lettres à Hypatie qu'il est possible de retrouver quelques pages d'enthousiasme et de joie.

Il est difficile de déterminer quelle action eurent sur le

(1) Lettre 157.
(2) Lettre 24.

génie, le caractère et les œuvres de Synésius ses relations avec Hypatie. Elle fut en tous cas réelle et continue. La lettre où il lui annonce l'envoi du *Traité des Songes*, celle aussi où il lui demande de se prononcer sur ses poèmes, montrent quel prix Synésius attachait au jugement de sa glorieuse amie. Il est même permis de supposer que l'intimité intellectuelle qui s'établit entre eux inspira à l'évêque de Ptolémaïs plus d'une de ses œuvres. D'Alexandrie, où elle professait avec tant d'éclat, Hypatie conduisait, comme une Muse invisible, la pensée et le travail du poète. Elle lui enseignait cette philosophie hautaine et grave, qui circule, comme l'âme même du paganisme, dans les plus belles pages de Synésius. Il dut beaucoup à Hypatie, et il le reconnaît volontiers. Διδάσκαλε, lui dit-il. C'est à elle qu'il ramène sa science, et l'origine de ses grands travaux. Au milieu de ses longues douleurs, c'est encore vers elle qu'il se tourne, comme vers une mère compatisssante ; et, même au moment où le choix populaire l'aura placé dans la chaire épiscopale de Ptolémaïs, il gardera pour « la Philosophe » païenne la même admiration émue.

Synésius quitta Alexandrie pour Athènes. Il voulait visiter la grande cité, gloire du monde grec. Mais sa désillusion fut profonde. Athènes n'était plus qu'un nom éclatant, et rien n'y subsistait de ce qui avait fait sa grandeur et sa force. Il contempla les ruines du passé, la désolation de cette souveraineté déchue. Le silence qui succédait aux voix sublimes des orateurs et des philosophes le remplit d'amertume et de regret. « Comme d'une victime consumée, dit-il, il ne reste plus d'Athènes que la peau. Elle fut jadis le sanctuaire de la sagesse, elle tire aujourd'hui sa seule gloire de ses fabricants de miel (1). » Cependant Asclépigénie, fille de Plutarque, y attirait encore, autour de sa chaire, quelques auditeurs charmés. Mais Synésius avait entendu, à Alexandrie, une éloquence inoubliable. Asclépigénie ne put effacer de son esprit l'image d'Hypatie.

De retour à Cyrène, il y reprit sa vie paisible, silencieuse et cachée. Retiré à la campagne, il y partageait ses heures entre les travaux de l'agriculture, la chasse, et la composi-

(1) Lettre 13.

tion de son poème des *Cynégétiques*, dont nous ne connaissons que le nom. « Mes mains, écrit-il lui-même, sont plus occupées à manier les bêches et les épieus qu'à tenir la plume (1). » Cette existence de solitude et de travail champêtre ne l'empêchait point de s'intéresser, aussi vivement que tout autre, aux maux qui désolaient sa patrie. Cyrène, et la Cyrénaïque tout entière, étaient la proie des plus terribles calamités. Des tremblements de terre avaient dépeuplé et ruiné la région, des nuées de sauterelles avaient ravagé et dévoré les moissons. Les Barbares continuaient cette œuvre de dévastation et de mort : ils envahissaient les campagnes, menaçaient les villes, massacraient les habitants. Epuisée, la province se tourna vers l'empereur. Synésius fut chargé de porter à Arcadius les plaintes et les suppliques de la malheureuse contrée, qui demandait du secours contre les Barbares et l'exemption des impôts.

Synésius partit en 397. Sa mission dura trois ans. Ses efforts se heurtèrent à l'indifférence, à l'entêtement, à l'insouciance de la cour de Constantinople. Il attendit sans découragement l'heure d'être admis en présence de l'empereur. Le discours qu'il lui adressa alors est un grand exemple de courage et d'éloquence. Il est fort probable cependant que ce discours ne fut point tel qu'il nous est parvenu. On conçoit mal de telles hardiesses dans la bouche d'un suppliant, et Synésius dut sans doute corriger et rédiger plus tard le texte transformé que nous possédons (2). Il n'en reste pas moins vrai que les fortes idées qui composent ce discours furent, même en termes atténués, l'inspiration qui guida sa parole en présence du prince. Les conseils mesurés et sages qu'il donne, les inquiétudes qu'il exprime

(1) *Éloge de la calvitie*, 4.

(2) M. Druon (*Études sur la vie et les œuvres de Synésius*, p. 23 et 134) admet que le discours de Synésius fut prononcé tel que nous le connaissons. M. Aubé (*Nouvelle Bibliographie générale*, art. *Synésius*) est d'un avis contraire : « La brutale franchise dont Synésius se targue, et qu'il pousse en effet jusqu'aux dernières limites, la satire directe qu'il fait des mœurs, des hommes et des choses de la cour, les leçons impertinentes qu'il donne au prince et à ses ministres, tout prouve que ce morceau fut écrit après coup. Il n'aurait pas sollicité et attendu trois ans une audience pour compromettre à la fin, par la rudesse de son langage, le succès de son ambassade; et Arcadius n'eut pas manqué de punir un orateur insolent, au lieu de le récompenser comme il le fit, par le privilège de l'exemption des fonctions et des charges curiales. »

sur le nombre croissant des troupes étrangères mises au service de l'Empire, le large tableau qu'il trace des devoirs et des charges de la royauté, forment un ensemble admirable de pénétration et de sagesse.

En 400, Synésius revint à Cyrène. La ville était plus que jamais menacée par les incursions des Barbares. Synésius organisa contre eux une résistance énergique, une sorte de campagne militaire qu'il dut recommencer à plusieurs reprises, et dans laquelle les citoyens de Cyrène se groupaient autour de lui comme autour de leur chef naturel. Les bandes dispersées, Synésius reprit sa vie campagnarde et ses habitudes de laborieux silence. Dans cette retraite qu'il chérissait, il composa, à cette époque de sa vie, quelques-uns de ses principaux ouvrages, l'*Eloge de la Calvitie*, l'*Egyptien*, et termina les *Cynégétiques*.

Peu après, vers 403, Synésius reprenait le chemin d'Alexandrie; il y revoyait Hypatie, et, durant les deux années qu'il passa alors dans cette ville, il composa deux autres traités : *Dion*, et le *Traité des Songes*, profondément imprégnés, tous deux, des influences de la philosophie néo-platonicienne.

C'est à ce moment de sa vie qu'il faut placer son mariage. Théophile, patriarche d'Alexandrie, le maria lui-même (1), et on en peut conclure, sans trop d'invraisemblance, que l'épouse de Synésius était chrétienne. Le rôle qu'elle joua dans la vie du philosophe est mal connu. On sait seulement que Synésius avait pour elle une vénération et un amour que rien ne put ébranler, et dont quelques passages de ses hymnes et de ses lettres (2) nous offrent une éloquente expression.

Quand il rentra à Cyrène, en 405, il se trouva en présence d'une nouvelle invasion barbare. Une fois encore, il se mit à la tête des défenseurs de la ville et les encouragea de sa parole et de son exemple. Ses efforts ne furent point perdus. Cyrène résista : les Barbares, lassés, abandonnèrent un siège inutile. Mais, dès ce moment, la vie de Synésius n'était plus cette « fête sans tumulte » qui s'était écoulée de 400 à 403,

(1) Lettre 110.
(2) Hymne VIII, lettre 110.

sous les ombrages de ses domaines (1). Plus de longues contemplations astronomiques, plus de recherches physiques, plus de méditations philosophiques ; ni les lois des astres, ni les charmes de la métaphysique ne pouvaient désormais lui faire oublier les préoccupations terribles qui assiégeaient sa vie. Durant quatre années, de 405 à 409, il mena, contre les Barbares, une lutte permanente, où les périodes de repos étaient rares et brèves, où le danger se multipliait et s'aggravait chaque jour. Il se désignait ainsi lui-même, par son courage, sa sollicitude, son infatigable ardeur, à l'admiration de cette Cyrénaïque, qui ne connaissait plus de tels exemples.

Cette admiration populaire le porta, en 409, au siège épiscopal de Ptolémaïs. Il n'était point chrétien (2) ; mais le peuple voyait en lui la hauteur de sa pensée, la noblesse de son caractère, la pureté de sa vie ; il honorait en lui un des plus illustres citoyens de Cyrène, auquel sa richesse et son crédit donnaient une puissante autorité morale. Ce fut donc par un élan spontané et naturel, par une sorte de reconnaissance publique, que Synésius se trouva poussé vers une charge dont il ne voulait point. D'autre part, Synésius était, pour le christianisme, une recrue incomparable, dont les évêques chrétiens n'ignoraient point la valeur. Ils s'employèrent avec une ténacité inépuisable à amener à eux ce brillant esprit dont la gloire commençait à se répandre dans l'Empire. Ce furent des négociations pressantes, qui remplirent plusieurs années, et, au total, demeurèrent vaines. La philosophie souriante de Synésius écartait ces assauts redoublés, et, bien qu'il fût doux à toutes les formes de la piété humaine, il ne pouvait se résoudre à accepter des dogmes qui faisaient violence à sa raison.

Il résista avec force aux sollicitations de tout un peuple. Il invoqua successivement les prétextes les plus divers. Il ne croyait point à la résurrection (3). Il se refusait à se séparer

(1) « Loin du tumulte des affaires, ma vie tout entière a été comme une fête perpétuelle » (Dans la traduction de M. Druon, *Contre Andronicus*, 4 ; dans les anciennes éditions, lettre 57).

(2) Photius, *Myriobiblon*, XXVI ; Evagrius, *Hist. eccl.*, I, 15.

(3) Lettre 110. Notons seulement pour mémoire, l'opinion, d'ailleurs tout à fait isolée, de Baronius, qui croit voir ici un stratagème de Synésius pour écarter de lui, par ce moyen, le fardeau de l'épiscopat (Baronius, *Ann.*, tome V).

de sa femme : « Dieu lui-même, dit-il, la loi, et la main de Théophile m'ont donné une épouse. Je déclare, j'affirme que je ne veux ni me séparer d'elle, ni vivre furtivement avec elle, comme un adultère ; je désire et je souhaite, au contraire, en avoir de beaux et nombreux enfants (1). » Il invoquait ses goûts, qui ne le portaient point aux travaux apostoliques : « Songe donc, écrit-il à son frère, que tout mon temps se partage entre le plaisir et l'étude. Quand j'étudie, surtout les choses du ciel, je me retire en moi ; dans le plaisir, au contraire, je suis le plus sociable des hommes. Mais un évêque doit être un homme de Dieu, inflexiblement étranger à tout plaisir ; entouré de mille regards qui surveillent sa vie, il s'occupe des choses célestes, non pour lui, mais pour les autres, puisqu'il est le docteur de la loi et doit parler comme elle (2). »

Mais la voix publique, qui demandait la consécration de Synésius, ne s'arrêtait point à des arguments théologiques ; ce qu'elle réclamait, ce qu'elle voulait, dans Synésius, c'était, plutôt qu'un évêque orthodoxe, un pasteur qui fût à la fois un guide sincère, dévoué et bon, et un défenseur attentif et courageux. Les preuves qu'il avait données de sa sollicitude et de sa vaillance semblaient le désigner naturellement pour cette charge redoutable. D'ailleurs, dans la masse populaire, les luttes dogmatiques, les discussions ecclésiastiques, n'avaient en somme qu'un vague écho. Les querelles d'évêques ne dépassaient guère les limites des conciles, et ne produisaient dans la foule des croyants que des remous éphémères et indécis. Le dogme n'était point encore l'essentiel de la croyance. Le christianisme n'était alors, pour beaucoup, qu'un ensemble de tendances sociales, que quatre siècles de batailles vaines n'avaient pu tout à fait définir et préciser. Le scepticisme de Synésius n'était donc point, aux yeux du peuple, un obstacle insurmontable, et dire, avec M. Druon, que la voix des fidèles ne l'eut pas désigné s'il n'eût pas déjà embrassé la foi chrétienne (3), c'est commettre à la fois une erreur de fait et un anachronisme historique, en transposant

(1) Lettre 110.
(2) Lettre 110.
(3) Druon, *Etudes sur la vie et les œuvres de Synésius*, p. 38.

dans un siècle tumultueux, où tout se mêle et s'agite confusément, un état moral et une conscience chrétienne qui n'apparaîtront que beaucoup plus tard. Synésius lui-même cachait mal son dédain des querelles théologiques, qui divisaient les plus illustres évêques d'Orient. La philosophie de Platon et les leçons d'Hypatie l'avaient habitué à d'autres hauteurs, et le byzantinisme étroit de ces disputes assourdissantes n'était pas fait pour amener aux nouvelles formes religieuses un esprit que son éducation et ses goûts avaient disposé à une large tolérance.

La conquête de Synésius fut longue et difficile. Les instances du patriarche d'Alexandrie le décidèrent. Sans abandonner ni sa femme ni ses opinions philosophiques, il devint évêque de Ptolémaïs. Les mêmes études qui avaient charmé les méditations de sa jeunesse et de son âge mûr, les mêmes problèmes métaphysiques et astronomiques, les mêmes préoccupations littéraires, les mêmes travaux poétiques, continuèrent de remplir sa vie. Il n'y eut rien de changé dans son existence ni dans ses habitudes spirituelles, et, détaché des soucis politiques comme des controverses religieuses, il continua de méditer et d'écrire, et de répandre autour de lui cette mansuétude native que l'Evangile ne lui avait point enseignée.

Reçut-il le baptême ? On ne sait. L'opinion de Holstenius, fondée sur l'autorité de Photius et d'Evagrius (1), est qu'il fut baptisé au moment même de sa consécration épiscopale. Mais le fait reste douteux, si l'on se rapporte aux *Hymnes* mêmes du glorieux évêque, où il demande à Dieu de le marquer de son signe, c'est-à-dire de lui accorder le baptême (2). Déjà vieux, il ne varia plus, et si, dès ce moment, il accepta les formules chrétiennes, ces formules ne couvrirent jamais qu'une foi vacillante, indécise et troublée.

Ce qu'il considérait, dans l'épiscopat, c'était moins l'autorité morale qu'il y pouvait recueillir que le bien qu'il lui permettait d'accomplir. Toute idée de pouvoir politique, tout désir de domination et de prosélytisme violent, demeurait absent de sa pensée. Il faut rappeler, à ce sujet, de

(1) *Hist. eccl.*, I, 15.
(2) Hymne III.

grandes et hautes paroles qui sont comme une réponse indirecte aux agissements belliqueux des prélats qui bouleversaient l'empire par leurs expéditions militaires contre les dernières ruines du paganisme, par leurs intrigues à la cour impériale, et par leurs ambitions désordonnées.

« Autrefois, dit-il, les mêmes hommes étaient à la fois prêtres et juges. Les Egyptiens et les Hébreux furent longtemps gouvernés par les prêtres ; mais comme l'œuvre divine s'accomplissait ainsi d'une manière tout humaine, Dieu sépara ces deux formes de l'autorité : l'une demeura religieuse, l'autre uniquement politique. Pourquoi essayez-vous donc d'unir de nouveau ce que Dieu a séparé, en mettant dans les affaires, non pas l'ordre, mais le désordre ? Rien ne saurait être plus déplorable. Si vous avez besoin d'une protection, adressez-vous au juge, gardien des lois ; si vous avez besoin des choses de Dieu, adressez-vous au prêtre de votre ville. La contemplation est le seul devoir du prêtre qui ne prend pas faussement ce nom (1). »

Ces fortes maximes tombaient dans le vide. Elles étaient impuissantes à apaiser les luttes qui déchiraient l'Eglise, à ramener dans ce monde agité la grande sérénité de la philosophie et de la méditation. Elles n'étaient d'ailleurs point incompatibles, aux yeux de Synésius, avec une ferme autorité, avec une vigoureuse défense des intérêts de son troupeau. Il le montra bien, quand Andronicus, gouverneur de la Cyrénaïque, déploya, sur les ruines de cette riche province, sa cupidité et sa cruauté, faisant périr dans les tortures, dans des supplices inconnus du monde grec, les citoyens les plus illustres et les plus vénérés. Synésius se leva alors. Il prit en mains la cause des opprimés, qui était en même temps celle de la Cyrénaïque tout entière. Comme ses conseils et ses prières demeuraient vains, il frappa le gouverneur d'une sorte d'excommunication qui avait sur l'esprit des foules chrétiennes d'autant plus d'effet qu'elle venait d'un homme respecté et admiré de tous. Le concile qu'il assembla à Ptolémaïs se termina par cette sentence terrible :

« L'Eglise de Ptolémaïs adresse à toutes les Eglises de la terre, ses sœurs, le décret suivant : qu'Andronicus, Thoas et

(1) *Contre Andronicus*, 9 (dans les anciennes éditions, lettre 58).

leurs complices ne trouvent aucun temple ouvert ; que toutes les demeures sacrées, tous les lieux saints leur soient fermés. Le démon n'a point de place dans le paradis : s'il y entre furtivement, on l'en chasse. Je prescris donc aux simples citoyens et aux magistrats de ne point partager avec eux le même toit ni la même table ; je le prescris surtout aux prêtres, qui devront ne point les saluer pendant leur vie, ni leur accorder après la mort les honneurs de la sépulture. Si quelqu'un méprise notre Eglise particulière, à cause du peu d'importance de la ville, et recueille ceux qu'elle excommunie, comme s'il était dispensé de lui obéir parce qu'elle est pauvre, qu'il sache que c'est diviser l'Eglise, une, d'après la volonté du Christ. Quel qu'il soit, lévite, prêtre ou évêque, nous le mettrons au rang d'Andronicus, nous ne lui donnerons point la main, nous ne mangerons point à la même table, bien loin de nous associer dans la célébration des saints mystères à quiconque aura pris le parti d'Andronicus ou de Thoas (1). »

La formule de cette condamnation rappelle étrangement les formules antiques qui vouaient, dans la Grèce, les coupables aux dieux vengeurs, et Synésius dut se souvenir de cette forme redoutable d'exécration qui séparait de la communauté des hommes celui qui en était l'objet.

Cette mesure solennelle eut son effet. Andronicus, disgracié, fut réduit à implorer la protection de l'évêque contre la fureur de la foule. Synésius, dont le cœur était bon et ne savait point se souvenir des maux passés, défendit Andronicus contre la vengeance de ses victimes.

Mais la disparition d'un préfet tyrannique et prévaricateur ne suffisait plus à ramener la paix et la prospérité dans la province désolée. Une nouvelle invasion de Barbares menaçait cette terre malheureuse. Leurs incursions ne se ralentissaient pas, malgré la résistance énergique dont la Pentapole avait donné l'exemple. La dévastation des campagnes s'étendait peu à peu jusqu'aux portes des villes, et refoulait vers quelques centres les paysans affolés. Synésius nous a laissé un saisissant tableau (2) de ces peuplades où les

(1) *Contre Andronicus*, XIV.
(2) *Catastase II*, 2-3.

hommes et les femmes étaient également armés, qui, sur leur passage, massacraient les êtres vivants, incendiaient les villages et les moissons, et n'épargnaient que les enfants, afin de les élever et de les enrôler. Tout ce qui subsistait encore des monuments de l'art grec, tout ce que le génie hellénique avait réalisé, tous les souvenirs des âges glorieux, s'effondrèrent, disparurent dans la tempête.

Les plaintes de Synésius s'élevèrent sur cette désolation avec une douleur inexprimable :

« Malheureuse Ptolémaïs, dont j'aurai été le dernier évêque ! Je ne puis en dire davantage ; les sanglots étouffent ma voix !... Combien de temps encore me tiendrai-je debout sur les remparts et défendrai-je les passages de nos tours ? Je suis vaincu par les veilles, par la fatigue de placer des sentinelles nocturnes, pour garder à mon tour ceux qui me gardent moi-même. Moi qui souvent passais les nuits sans sommeil pour épier les cours des astres, je suis accablé de ces veilles pour nous défendre des incursions ennemies. Nous dormons à peine quelques moments mesurés par la clepsydre ; ma part de repos m'est enlevée par le cri d'alerte ; et si je ferme les yeux, que de rêves affreux où me jettent les pensées du jour ! Nous sommes en fuite, pris, blessés, chargés de chaînes, vendus en esclavage !... Cependant je resterai à mon poste, dans l'église ; je placerai devant moi les vases sacrés, j'embrasserai les colonnes du sanctuaire qui soutiennent la table sainte ; j'y resterai vivant, j'y tomberai mort. Je suis ministre de Dieu, et peut-être faut-il que je lui fasse le sacrifice de ma vie (1) ! »

Une fois encore, le courage de Synésius fut l'instrument du salut. La même énergie qu'il avait déployée pour sauver Cyrène, il la déploya pour repousser les Barbares qui assiégeaient Ptolémaïs. Autour de lui, les habitants se reprenaient à espérer, s'excitaient à sa vue, s'enthousiasmaient à son contact. Dans un suprême effort, Ptolémaïs se délivra. Les Barbares durent renoncer à cette proie magnifique. Mais ils ravagèrent les terres voisines, accumulèrent les ruines, et désolèrent pour jamais cette vaste province. L'anéantissement méthodique de la civilisation et du génie hel-

(1) *Catastase II*, 5-6.

léniques se consommait peu à peu sous le poids de l'invasion.

Dans la confusion et les ténèbres de cet âge, Synésius lui-même s'efface et s'oublie. On ne connaît ni la date ni les circonstances de sa mort. Survécut-il à l'atroce martyre d'Hypatie ? Mourut-il en 413, comme le supposent certains historiens, en 430, à en croire d'autres biographes? Une lettre dictée à Hypatie semble avoir été sa dernière pensée, et une sorte de testament et d'adieu. Dévoré de mille maux, il n'oubliait les souffrances du corps que pour endurer toute l'amertume d'une destinée implacable: il avait vu mourir successivement ses trois fils ; il demeurait seul, brisé, grande et noble victime, sans consolation et sans joie. La pensée d'Hypatie est la seule lumière qui brille encore à son morne horizon ; c'est vers elle qu'il revient obstinément :

« C'est du lit où me retient la maladie que j'ai dicté pour toi cette lettre. Puisse-t-elle te trouver en bonne santé, ô ma mère, ma sœur, ma maîtresse, toi à qui je dois tant de bienfaits et qui mérites de ma part tous les titres d'honneur... La pensée de mes enfants morts m'accable de douleur. Synésius n'aurait dû prolonger son existence que jusqu'au jour où il a connu l'affliction. Comme un torrent longtemps contenu, le malheur est venu subitement fondre sur moi, et toute ma joie s'est évanouie. Plaise à Dieu que je cesse de vivre ou de me rappeler la perte de mes enfants (1) ! »

Tout fait supposer que Synésius ne prolongea pas sa vie bien au-delà de 413. La mort d'Hypatie, s'il l'eut connue, eut produit en lui un ébranlement dont son œuvre nous eut transmis l'écho. Cette dernière douleur lui fut sans doute épargnée, et c'est vraisemblablement entre 413 et 415 qu'il faut placer la disparition de ce noble esprit.

(1) Lettre 157.

CHAPITRE II

Les éléments et la formation de l'œuvre poétique

La biographie de Synésius n'est point inutile à l'étude de ses œuvres poétiques. Les événements de sa vie ont joué, chez ce poète, un rôle prédominant. Ce sont eux qui, dans une large mesure, dévoilent, expliquent, coordonnent les tendances et les conceptions diverses qui ont dirigé et déterminé le labeur de ce génie mobile et varié. Plus que tout autre, Synésius ressentait l'impression violente des faits ; sa longue correspondance nous montre un homme incertain, sincère et faible, livré sans résistance et sans volonté à tous les caprices de la destinée. Il nous aura suffi de tracer à grands traits le tableau de cette vie toute consacrée à la culture de la philosophie, à l'amour de la justice et de la science, pour voir apparaître, l'un après l'autre, les mobiles qui l'ont conduite, l'inspiration qui a enfanté l'œuvre, et les caractères distinctifs qui l'ont marquée à jamais. La poésie de Synésius en sortira comme une conséquence naturelle : elle s'expliquera par le tempérament, par l'éducation, par la nature spirituelle de Synésius, qui trouvera en elle l'expression la plus haute de son effort. Au milieu de cette œuvre multiple et diverse, quelques clartés nous guideront aisément : en mesurant la part exacte qui fut faite, par Synésius, à chacune de ses études favorites, nous les verrons se combiner proportionnellement dans ces *Hymnes* où le grand évêque a mis toute sa foi et tout son cœur.

On peut ramener à deux sources principales les penchants de cette intelligence féconde : la philosophie et la science. Curieux de tout, passionné de tout, il s'est livré à toutes les recherches qui sollicitaient sa pensée ; mais, dans cet innombrable labeur, c'est à ces deux inspirations maîtresses qu'il revient sans lassitude.

Philosophe, il le fut par son éducation, par les tendances méditatives de sa nature, par toutes les séductions que pouvait exercer sur ce dernier Hellène la forte morale de Platon. La philosophie charme sa solitude et exerce son esprit ; c'est, pour lui, une habitude heureuse où il entretient la vigueur et la logique de sa raison. Il la place à la base de sa vie ; elle devient la cause déterminante de ses actes et de ses projets; elle coule à pleins bords dans chaque page de son œuvre. On se représente sans trop de peine les longues rêveries philosophiques qui remplissaient les journées de ce sage, dans son ermitage délicieux. Dans le décor champêtre qui isolait son âme de tous les tumultes de la vie, il se nourrissait silencieusement de la pensée d'Epicure et de Platon. C'était en quelque sorte les limites de sa vie morale, les limites où il s'enfermait avec tant de rigueur qu'il n'en voulut jamais franchir le cercle sacré. Peut-on s'étonner qu'une telle habitude de l'esprit ait constitué en lui un élément profond, dont les traces demeurent ineffaçables ? Les hymnes de Synésius, que beaucoup d'années séparent de cet âge d'éducation philosophique, en portent l'empreinte évidente, et l'enthousiasme du néophyte chrétien ne parvient qu'à modifier les formes extérieures d'une inspiration immuable. Cette philosophie néo-platonicienne circule dans ses Hymnes avec autant de force que dans ce traité *de la Providence*, qui demeure la plus vivante traduction d'une métaphysique antique. C'est la sagesse hellénique qui ressuscite et qui reparaît :

« Que j'aie pour compagne la sagesse : précieuse dans le jeune âge, précieuse dans les vieux ans, elle l'emporte sur la richesse. La sagesse, en souriant, me fera supporter aisément la pauvreté, inaccessible aux amers soucis de la vie. Puissé-je seulement avoir assez pour n'aller rien demander à la chaumière du voisin, pour n'être pas courbé, dans la détresse, sous le poids des cruelles inquiétudes.

« Ecoute le chant de la cigale qui boit la rosée du matin. Voici que les cordes de ma lyre retentissent d'elles-mêmes. Autour de moi vole une voix divine : quel chant va donc enfanter en moi la céleste parole ? (1) »

(1) *Hymne I*. Cette citation, comme celles qui suivent, est empruntée à la traduction de M. Druon (1878).

C'est dans ce large fleuve que se retrempera cette muse affaiblie par les influences alexandrines. Elle remontera à ses sources pures, elle se dégagera par moments des oppressions qui l'environnent et qui l'étouffent. La philosophie, qui fut sa première nourriture, sera encore sa dernière inspiration.

Dans la pensée de Synésius, la philosophie se sépare mal de la science. L'une et l'autre ne sont que les faces diverses d'une même vérité. C'est pourquoi, à côté de la philosophie, il a fait dans sa vie et dans ses travaux une large part à la science. De même, Hypatie enseigna à la fois, et l'une par l'autre, la philosophie et la géométrie. Synésius s'adonne à l'astronomie ; il observe le cours des astres ; il analyse les métaux, étudie le secret des corps, et prend place dans la longue liste des alchimistes de l'antiquité (1). En même temps qu'il se penche sur les livres de Platon, il surveille ses creusets, et détermine les lois naturelles avec la même passion qu'il apporte aux choses de la philosophie. Bien plus : la philosophie n'est à ses yeux qu'un corollaire de la pure science. Il met l'arithmétique et la géométrie à la base de tout effort intellectuel, comme une règle infaillible de vérité (2) ; ce sont elles qui engendrent l'astronomie, la philosophie, la théologie. Il n'est pas difficile de retrouver dans de telles conceptions l'enseignement de la philosophie d'Alexandrie. Les sciences occultes attirent Synésius et le captivent : il va de l'astronomie à l'astrologie, il interprète les songes, et poursuit infatigablement la recherche de la transmutation de la matière. C'est dans une de ses lettres à Hypatie (3) que l'on trouve la première indication que nous connaissions de l'aéromètre. Ses préoccupations scientifiques le tourmentent avec tant de violence, qu'en une nuit, « sur l'ordre reçu dans une vision », il écrit tout entier son *Traité des Songes* (4). Ainsi son ardeur de savant n'est pas inférieure à son amour de la philosophie. Toute sa vie et tout son génie se balancent entre ces deux grandes inspirations, qu'il finit par concevoir

(1) Berthelot, *Introduction à l'étude de la chimie des anciens ; Origines de l'Alchimie* ; *Collection des anciens alchimistes grecs*.
(2) *A Pæonius, don d'un astrolabe*, chap. 5.
(3) Lettre 52.
(4) Lettre 63.

unies et confondues dans l'identité de leurs principes et de leurs fins.

Telles sont les deux grandes sources où Synésius puisera toute son œuvre, les deux traits dominants qui expliquent cette œuvre et en marquent l'évolution constante et logique. Ainsi façonné, ainsi enfermé en quelque sorte dans ses limites inébranlables, le caractère de Synésius s'illumine tout entier. Les divers actes de sa vie, son courage, son amour de la justice, son éloquence hautaine, dont aucune bassesse, aucune flatterie envers le pouvoir ne vient ternir la noble fierté, les conseils qu'il donne à l'empereur Arcadius, et que lui inspire une morale toute païenne, les inquiétudes qu'il exprime de voir les étrangers pénétrer dans l'Empire et y accaparer peu à peu les hautes fonctions, tout s'éclaire et s'enchaîne avec une vigoureuse netteté.

Avec la même logique, il aboutit à cette forme poétique, qui sera la dernière expression de son génie. Avec la même logique, il y transporte la double inspiration de toute sa vie, et ranime son mysticisme chrétien de toute la richesse de sa philosophie et de toute la précision de son esprit scientifique. Son tempérament l'y conduit sans effort. Doux, solitaire, rêveur, il aime la poésie de sa jeunesse, il la cultive, il s'y consacre avec passion.

C'était alors pour lui une sorte de distraction, une sorte d'exercice intellectuel, plutôt qu'une tâche profonde et réelle. Il s'amusait à ce jeu de rythmes et d'images, sans chercher à y enfermer une œuvre durable. Il se plaisait à imiter les anciens poètes et les auteurs contemporains, à reproduire leur style, leurs qualités et leurs défauts particuliers, et à tromper un public confiant (1). Ce n'était là sans doute qu'un passe-temps de jeune homme qui rappelle les joûtes littéraires de la Rome impériale, mais, malgré les succès qu'il put obtenir, il ne faut point attacher d'importance à ces essais sans portée. M. Druon écrit : « Admettrons-nous facilement qu'il ait été l'égal de tous les poètes qu'il imitait? Ces improvisations littéraires, qu'on accueillait avec tant d'applaudissements, si elles nous étaient parvenues,

(1) *Dion*, cap. XXI.

auraient-elles servi beaucoup sa réputation? » (1) Évidemment non. On ne peut voir ici qu'une gymnastique littéraire, destinée à étonner quelques auditeurs, et Synésius lui-même ne put jamais confondre la gloire avec le succès d'un jour dont on saluait ses lectures.

Mais, à côté de ces jeux poétiques, Synésius entreprenait de plus vastes et de plus hauts travaux. Outre quelques tragédies et comédies que nous ne connaissons que par l'allusion qui y est faite dans le *Dion*, Synésius commençait un long ouvrage, les *Cynégétiques,* sorte de poème didactique sur la chasse, composé sans doute à l'imitation des *Travaux* d'Hésiode. Il en parle dans plusieurs de ses lettres (2), et ce fut pour lui l'objet d'un patient et minutieux labeur. Qu'était en réalité ce poème, dont le titre seul nous est resté et dont aucun auteur contemporain ne paraît avoir gardé le souvenir? Synésius ne le dit pas. Nous savons seulement qu'il aimait beaucoup la chasse et qu'il y consacrait d'interminables loisirs. Dans son exil champêtre, son temps se partageait entre la méditation, l'agriculture et la chasse (3). Il se trouvait donc naturellement porté à en célébrer les joies, les émotions, les fatigues et les combats, à en formuler les règles, les principes et la conduite, et à consacrer à son exercice favori le même enthousiasme attentif que le poète ancien avait consacré aux paisibles soucis de l'agriculture. C'était en quelque sorte une inspiration permanente, aux péripéties quotidiennes, qui lui dictait ce premier ouvrage (4).

Les années qui suivirent furent moins fécondes. C'était le moment où des occupations plus graves l'absorbaient tout entier, où il se trouvait éloigné de ses travaux poétiques par la guerre et les malheurs. Mais quand le siège épiscopal de Ptolémaïs vint lui rendre une paix momentanée et tourner son âme vers les méditations religieuses, ce fut encore sous cette forme lyrique qu'il exprima les lamentations et les extases qui tourmentaient sa pensée. Jeté dans le courant

(1) Druon, *Études sur la vie et les œuvres de Synésius*, p. 103.
(2) Lettres 34 et 63.
(3) *Éloge de la Calvitie*, 4.
(4) En outre des *Cynégétiques*, il faut mentionner, pour être complet, une épigramme et deux fragments d'épigrammes, de Synésius, dans l'*Anthologia græca* de Jacob, tome II, p. 449.

philosophique du néo-platonisme, qui est pour son esprit un aliment inépuisable, déchiré par une vie agitée et douloureuse, il revient vers les charmes de sa jeunesse studieuse, et chante, sur la même lyre, les ravissements, les souffrances et les inquiétudes de sa vieillesse. C'est, pour lui, la seule forme littéraire dans laquelle pouvait s'anéantir sa désolation, c'est aussi la seule forme assez puissante et assez vivante pour convenir aux débordements mystiques de sa foi nouvelle. Tout conspire donc à le ramener vers ses délassements poétiques. Mais ce ne sont plus maintenant les distractions, les jeux d'autrefois. Une conception plus haute et plus noble est née dans son cœur. Philosophe et évêque, il tente d'enfermer dans ses rythmes tous les souvenirs de la philosophie antique mêlés à toutes les croyances de la jeune religion.

Ce retour de Synésius à la poésie, considérée comme un refuge contre les maux extérieurs, n'est point un exemple isolé. C'est une évolution, un *processus* moral qu'on peut retrouver chez d'autres hommes, à cette époque difficile où la poésie semblait être une consolation aux troubles de la vie publique. Mais aussi son élévation récente à l'épiscopat chrétien l'y ramenait par un autre chemin : l'étude des Écritures et des dogmes faisait naître en lui l'exaltation mystique de la foi, et les mystères de la doctrine aboutissaient chez lui, comme chez la plupart de ses contemporains, à la réalisation lyrique de la contemplation et de la méditation intérieures. C'est ce qui explique, dans la poésie de cette époque, le caractère extatique de la pensée, les images violentes et passionnées, l'expression tourmentée, ardente, et toute consumée de son propre feu.

Chacune de ces conceptions se dépose en Synésius comme un germe poétique. La poésie se prépare en lui, s'élabore, et s'épanouit, à la ressemblance d'un être animé, que les nourritures les plus diverses ont concouru à former. Elle naît si simplement qu'elle semble être une des fonctions de sa nature, une des respirations de son corps. Au terme de ses agitations politiques, il donne ici libre cours à l'extrême sensibilité de son cœur et à toute l'abondance de sa pensée. Il faut, pour retrouver une poésie qui y ressemble par quelque côté, songer aux poètes métaphysiques de l'Allemagne du

Nord ou aux *Méditations* de Lamartine. La Muse de Synésius, nonchalante parfois, harmonieuse toujours, monte d'un seul élan vers les plus hauts sommets de l'inspiration humaine. Elle ne procède point par un labeur médité et minutieux; les longues recherches ne sont point son fait. Mais, par une intuition violente, elle réalise d'un coup les conceptions de sa pensée. Tous ses défauts, comme d'ailleurs toutes ses beautés, s'expliquent par cette méthode imparfaite et sublime, qui est, au plus haut degré, l'essentiel de la poésie.

On peut retrouver, à la trace qu'ils ont laissée là, les événements de la vie de Synésius, et les divers degrés de son évolution philosophique. Sollicité par chacun des grands courants de cette époque tumultueuse, incertain et troublé, Synésius a donné à sa poésie la figure même de son âme inquiète et passionnée, toute tendue vers des hauteurs spirituelles, où le dogme lui-même se brise et se disperse dans l'extase. Est-ce une raison suffisante pour y voir, avec M. Druon, les étapes successives de cet esprit en marche, le développement de sa foi chrétienne, depuis les tendances indécises jusqu'à la croyance passionnée, pour y noter, dans toute la variété de sa formation, une inspiration chrétienne qui se précise peu à peu jusqu'à le saisir tout entier ? Faut-il voir, entre l'hymne I et l'hymne X, s'écouler toute une vie spirituelle, et rechercher, dans ce bref espace, l'histoire complète de la « conversion » de Synésius?

Aux yeux de M. Druon, les *Hymnes* s'échelonnent de 396 à 409, c'est-à-dire dans une période assez longue, où la vie de Synésius, toute ravagée de soucis multiples, aurait marqué, dans chacun de ces chants, une halte bienfaisante, un oubli de ses maux, et un pas de plus vers le dogme chrétien.

Il suffit de relire les dix poèmes de Synésius pour sentir à quelles invraisemblances peut se heurter une telle opinion. Quelques comparaisons avec les autres œuvres du poète en accentuent encore la contradiction permanente. Les arguments que donne M. Druon, à l'appui de sa thèse, sont en effet loin d'être décisifs. Ils se réduisent, en somme, à trois citations :

1° Dans l'hymne I, Synésius évoque une image champêtre : « Ecoute le chant de la cigale qui boit la rosée du

matin... » M. Druon se hâte, un peu légèrement, d'en conclure que l'hymne a été écrit au moment du séjour de Synésius dans la campagne de Cyrène.

2° Dans l'hymne III, Synésius raconte avec amertume toutes les souffrances qu'il a dû subir, durant trois années, à la cour d'Arcadius, et c'est, pour M. Druon, une preuve évidente que l'hymne a dû être écrit au retour de ce douloureux voyage, vers 400 ou 401.

3° Dans l'hymne VIII, Synésius appelle la protection de Dieu, sur sa femme et ses deux enfants, ce qui paraîtrait démontrer que ce poème a été écrit en 406, c'est-à-dire entre la naissance de son second et de son troisième enfant.

A l'aide de ces premières indications, M. Druon détermine, avec plus ou moins de bonheur, la date approximative des autres hymnes de Synésius, et aboutit à cette étrange conclusion de placer la dernière œuvre chrétienne de Synésius à la date même où on place le commencement de son épiscopat.

Examinons donc rapidement si les arguments de M. Druon gardent, sous la critique, leur pleine valeur.

L'hymne I est assurément le premier qui fut écrit. La pensée philosophique est toute pénétrée d'un alexandrinisme très marqué ; et les expressions néo-platoniciennes, qui se font plus rares dans la suite, sont ici abondantes et comme multipliées à plaisir. Mais conclure d'une image champêtre, jetée là au hasard, et d'ailleurs unique, que le chant fut composé à un lieu et à une date déterminés, c'est forcer audacieusement une interprétation difficile et voir une indication précise là où ne se trouve qu'une évocation charmante et peut-être un souvenir et un regret. C'est admettre aussi que Synésius, à une époque de sa vie où tout l'éloignait du christianisme, où ses tendances philosophiques et morales ne pouvaient encore s'accommoder du dogme nouveau, eût pu exprimer de tels élans lyriques :

« Le Père se montrera de plus près à toi et te tendra la main. Un rayon précurseur éclairera ton chemin, et te conduira dans les champs de l'idéal, à la source de toute beauté. Courage donc, ô mon âme ; désaltère-toi à ces eaux pures ; prie le Père ; monte vers lui, monte toujours. Laisse à la terre les choses de la terre. Bientôt unie à ton auteur, et Dieu dans Dieu même, tu jouiras de la suprême félicité. »

Au moment où fut composé cet hymne Ier, Synésius avait déjà renoncé à ses exercices favoris. « Qu'un autre, dit-il, soit habile à diriger un coursier ou à tendre l'arc... Pour moi, qu'il me soit donné de couler en paix des jours obscurs ! Qu'ignoré du reste des hommes je connaisse les choses de Dieu ! » Or nous savons qu'en 409, à la veille de l'épiscopat, il ne pouvait encore se résoudre à abandonner ses arcs, ses chevaux, et les jeux violents de la chasse. Il écrit alors à son frère : « ... Depuis mon enfance j'ai aimé passionnément les armes et les chevaux, on m'en a même fait un reproche ; je serai donc accablé de douleur : de quel œil en effet pourrai-je voir mes chiens chéris sans les mener à la chasse, et mes arcs rongés par les vers ? » Il ajoute : « Je me résignerai cependant, si Dieu l'ordonne. » Cette résignation vint en effet, mais seulement en 410, au moment même de l'épiscopat. Dès lors, comment justifier la date de 396, que M. Druon propose pour la composition de cet hymne, alors que, quinze ans plus tard, Synésius affirme encore son attachement à des plaisirs auxquels il déclare, dans cet hymne, avoir déjà renoncé ?

Il semble plus juste et plus vrai de voir Synésius au début de ses fonctions épiscopales, affirmant son renoncement aux choses terrestres avec d'autant plus de force que la séparation est plus récente. Encore tout imprégné du néo-platonisme alexandrin, il répète, comme par une habitude ancienne, les expressions de Valentin, et cependant, au milieu de tant de souvenirs, il s'efforce loyalement d'exprimer une croyance plus pure, plus fidèle, plus dégagée de la philosophie profane. « Efforçons-nous, dit-il, pour que nos cœurs soient emportés sur les ailes des célestes désirs. Pour toi soutiens le vol qui t'élève vers les choses intellectuelles... » Ainsi Synésius, néophyte chrétien, s'encourage lui-même. Déjà il porte le signe du pasteur, mais il n'a point encore reçu le baptême. Il cherche les voies de Dieu. Or de tels tourments n'habitaient point son cœur, au moment où, retiré dans sa solitude délicieuse, il se livrait aux plaisirs de la chasse, écrivait les *Cynégétiques*, cultivait ses terres, et observait, la nuit, le cours des astres.

L'argument que M. Druon tire de l'hymne III ne paraît, à l'examiner de près, ni plus solide ni plus probant. Pourquoi

admettre, pourquoi vouloir que les plaintes lyriques de Synésius sur son ambassade à Constantinople datent nécessairement du lendemain même de ce voyage? Cette douloureuse mission lui laissait un souvenir assez cuisant pour que, dix ans après, il ne fût pas encore effacé de son esprit. Il en parle d'ailleurs comme d'une chose ancienne :

« Infortuné! que de fatigues, que de tourments j'ai endurés, quand je portais sur mes épaules tout le poids de la patrie qui m'a donné la naissance! Chaque jour, dans les luttes que je soutenais, la terre était arrosée de la sueur de mon corps; chaque nuit ma couche était inondée des ruisseaux de larmes qui coulaient de mes yeux. »

Mais voici qui prouve, avec plus de clarté encore, combien la date de l'hymne III demeure postérieure à son retour de Constantinople :

« La vie ne m'était point douce, dit le poète, à cause des souffrances qu'endurait ma patrie : mais tu l'as affranchie de ses douleurs, ô toi que ne peut atteindre la vieillesse, souverain maître du monde. »

On ne saurait être plus précis. Cet hymne a été écrit à un moment où Cyrène se relevait de ses maux, où la province dévastée connaissait une période de calme relatif. Ce calme devait même être assez fécond, puisque Synésius en remercie Dieu comme d'une paix conquise après de longues souffrances. Or Synésius rentra dans la Cyrénaïque en 400, et M. Druon place à la fin de 400 ou au commencement de 401 la composition de l'hymne III. Ces années étaient-elles donc une période de paix, et la province était-elle alors « affranchie de ses douleurs? » C'est M. Druon qui va nous répondre : « En rentrant dans la Cyrénaïque en 400, il y trouva la guerre. Des barbares ne cessaient de harceler le pays : habitués au pillage, ils erraient par bandes, sans ordre, sans discipline, incapables, quoique supérieurs en nombre, de résister à des troupes réglées; mais on avait laissé la Pentapole presque entièrement dénuée de ressources militaires, et ces brigands devenaient de redoutables ennemis. Tous ceux qu'ils surprenaient dans les campagnes périssaient massacrés. » (1) Et pour compléter le tableau de cette déso-

(1) Druon, *Traduction des œuvres de Synésius*, p. 22-23.

lation, M. Druon cite une lettre de Synésius à Hypatie : « Je vis, écrit Synésius, au milieu des malheurs de ma patrie ; ses désastres me remplissent de douleur : chaque jour, je vois les armes ennemies ; je vois des hommes égorgés comme de vils troupeaux ; je respire un air corrompu par l'infection des cadavres, et je m'attends moi-même au même sort que tant d'autres ; car comment garder quelque espoir quand le ciel est obscurci par des nuées d'oiseaux de proie qui attendent leur pâture (1) ? » De l'aveu même de M. Druon (2), cette lettre est de 401. Comment concilier des choses si contraires ? Comment admettre qu'au milieu de telles horreurs, Synésius ait pu parler d'une Pentapole affranchie de ses douleurs, alors que jamais encore ces douleurs n'avaient été aussi profondes et aussi vivaces ? Comment admettre même que, dans cette guerre, où Synésius fut le véritable organisateur de la résistance, il ait trouvé le temps et le repos d'esprit nécessaires à la composition d'un long poème ?

N'est-il pas plus vraisemblable de reporter la date de cet hymne vers 411, vers cette courte période de tranquillité, où, de son évêché de Ptolémaïs, il voyait la terre libyenne enfin délivrée, pour un moment, de l'invasion des Barbares. Lui-même connaissait alors des jours paisibles, que les années 400 et 401 ne lui avaient point accordés : « Mon âme était défaillante, dit-il, mes membres languissants : c'est toi qui as ranimé la vigueur de mon corps, et rendu à mon âme affligée une force nouvelle. Dans ta bonté, exauçant mes vœux, tu as mis un terme à mes fatigues ; après de longues peines, tu m'as donné le repos. » Et, après avoir évoqué le souvenir des secours et de la bienveillance qu'il trouva, chez certains personnages de la cour d'Arcadius, il ajoute cette invocation, dont les termes mêmes indiquent assez que ses allusions se rapportent à des choses lointaines, qui n'ont point abandonné sa mémoire : « Conserve, ô bienheureux, tes faveurs aux habitants de la Libye, pendant une longue suite de jours, pour la reconnaissance que je garde de tes bienfaits... »

Le passage de l'hymne VIII, cité par M. Druon, ne permet

(1) Lettre 24.
(2) Druon, *Traduction des œuvres de Synésius*, p. 590.

pas davantage de fixer avec exactitude l'époque de sa composition. « Conserve ma sœur et mes deux enfants! » s'écrie Synésius. On ne peut conclure de ce texte qu'une chose : c'est qu'à l'époque où il fut écrit, Synésius n'avait autour de lui que deux enfants. Mais rien n'autorise à dire si ce fut avant la naissance de son troisième enfant ou au moment où il venait de voir mourir l'un d'eux. Il semble au contraire que cette supplication par laquelle il demande au Christ de détourner la mort de sa demeure suppose que cette mort l'avait visitée précédemment. Quoi qu'il en soit, rien dans ce texte ne prouve absolument, comme le croit M. Druon, que l'hymne lui-même date de 406. Il faut convenir toutefois que cet hymne présente, dans l'ensemble de l'œuvre, un caractère spécial, qui ne paraît point correspondre étroitement à l'inspiration et à la manière des autres chants. A le lire, il semble qu'on soit en présence d'un essai antérieur, d'un poème de jeunesse, plus parfait peut-être que les autres, et, pour cela même, conservé par le poète et replacé dans l'édition de ses œuvres chrétiennes. C'est là du moins une hypothèse qui n'a rien d'invraisemblable, si on examine avec quelque attention la pensée qui s'y trouve exprimée. Point d'allusion théologique, aucun écho de cet enthousiasme chrétien qui soulève d'ordinaire le poète, aucun étalage de dogmes ni de métaphysique religieuse; mais seulement des indications personnelles très précises et d'une incontestable importance. Le Dieu qui y est célébré reste très vague, très confus : c'est la divinité alexandrine, lointaine et isolée dans sa gloire. Ce n'est plus ici le Dieu qui apparaît, avec une netteté tranchante, dans l'hymne VII par exemple : « Je veux célébrer un Dieu puissant et immortel, le Fils de Dieu, le Fils créateur du monde, engendré par le Père créateur des siècles. En lui se mêlent les deux natures : il est la sagesse infinie, Dieu pour les habitants du ciel, mortel pour les habitants des enfers. » L'hymne III nous représentait un Synésius vieilli et déjà penché vers la tombe : « Me voici déjà au terme de ces chants sacrés... » Ici, au contraire, les invocations du poète semblent révéler en lui une vigoureuse jeunesse : « Donne, dit-il, la gloire aux travaux de ma jeunesse ; prolonge le cours heureux de mes années jusqu'à une douce vieillesse... » La fin du même

hymne n'est pas moins significative : « Bientôt j'élèverai encore vers toi mes hymnes, j'accorderai encore ma lyre. » Cette annonce de chants nouveaux n'indique-t-elle pas à la fois un court moment d'arrêt dans le travail du poète, et, bientôt après, une nouvelle explosion lyrique ? Ne semble-t-il pas que ce soit là une sorte de préface ou de prélude poétique, détaché d'une œuvre antérieure, et dont les promesses ne devaient se réaliser que plus tard, dans les années de l'épiscopat ?

Si aucune preuve catégorique ne permet, en définitive, de rattacher les autres hymnes de Synésius à la période de sa vie qui précéda son élévation à l'épiscopat, tout au contraire tend à établir que les années qui suivirent furent pour Synésius une longue halte de repos, de méditation et de poésie. Le voici évêque, malgré sa volonté, ses goûts, ses croyances. Mais du moins il s'efforce de justifier ce nom par des efforts ardents et continus vers la doctrine nouvelle. Dans les fêtes chrétiennes dont il accomplit les rites, son âme s'élève vers Dieu en élans mystiques :

« Vois aussi cette âme, faible et défaillante : du fond de la Libye, au milieu de tes fêtes sacrées, elle t'adresse ses prières... (1) »

D'autre part, le style, la composition et l'inspiration des *Hymnes* nous amènent à penser que ces œuvres lyriques sont le fruit d'une même période, peu étendue, durant laquelle l'âme de Synésius n'a éprouvé que des variations de peu d'importance. Entre l'hymne I et l'hymne X, la pensée du poète, en se précisant, n'a pas vraiment ni profondément changé. Les invocations du début restent celles de la fin, avec les mêmes plaintes, les mêmes désirs, les mêmes prières. On sent l'évêque invariable dans sa philosophie ancienne, et nulle part, sauf peut-être dans l'hymne V, n'apparaît une inspiration rigoureusement orthodoxe. Si l'on admettait, avec M. Druon, que chacun de ces hymnes marquait pour Synésius un pas en avant dans la voie chrétienne, une étape de plus vers la foi absolue, comment expliquer que dans les derniers hymnes écrits, cette foi demeure aussi chancelante, ce dogme aussi incertain, cette pensée aussi troublée que

(1) *Hymne III.*

dans le grand élan néo-platonicien qui inspire l'hymne Ier? Comment concevoir aussi que, dès 399, Synésius, disciple ardent d'Hypatie, se fût réfugié dans la méditation et l'extase d'une conception religieuse pour laquelle il affirmera, dix ans plus tard, son invincible hostilité? Comment séparer, disloquer, fractionner cette œuvre lyrique, toute née de la même inspiration et du même effort, dont l'hymne X accuse lui-même la cohésion et l'unité? « Souviens-toi, ô Christ! fils du Dieu souverain, dit Synésius dans cet hymne X, souviens-toi de ton serviteur, malheureux pécheur qui a écrit ces choses.... » Cette sorte de consécration de ses *Hymnes* au Christ demeure inexplicable si l'on ne veut pas admettre que ces hymnes soient tous postérieurs à son élévation à l'épiscopat, c'est-à-dire à son entrée dans la communion chrétienne. Il n'est pas jusqu'à ce mot de *serviteur* qui ne soit alors obscur et inintelligible, ce mot qu'il répète comme à plaisir (1), pour affirmer son attachement à l'Eglise et au Christ.

Un trait essentiel de l'inspiration même des *Hymnes* concourt à montrer qu'ils furent l'œuvre des dernières années de la vie de Synésius. Les lamentations de l'évêque, le récit de ses souffrances, se mêlent assez étrangement à ses élans vers l'absolu. Ce retour perpétuel sur lui-même, cette pitié qu'il prodigue à ses propres douleurs, l'évocation incessante de la mort, considérée comme une délivrance, ne s'expliquent que si l'on veut bien admettre que Synésius est alors au seuil de la vieillesse, qu'il est douloureux, amer et désenchanté, que le souvenir de tous ses malheurs est devenu l'entretien permanent de sa pensée. Dans la désolation de ses dernières années, il a vu mourir ses trois enfants et les invasions barbares dévorer la Cyrénaïque; lui-même est enchaîné par les maladies et la douleur physique. Alors, au milieu de ses chants lyriques, toute l'amertume de son cœur lui remonte aux lèvres; il pleure sur lui-même, il mêle avec abondance

(1) « Accorde à ton *serviteur* une vie intellectuelle... » (Hymne III); — « Loin, bien loin de ton *serviteur* la vie inquiète d'ici-bas... » (Hymne III); — « Donne-moi, donne à ton *serviteur* de pouvoir déployer les ailes de l'intelligence... » (Hymne III); — « Regarde, je fléchis le genou, moi, ton *serviteur*... » (Hymne IV); — « Souviens-toi, ô Christ, fils du Dieu souverain, souviens-toi de ton *serviteur*... » (Hymne X).

le récit de ses anciens maux à celui de ses souffrances présentes, et il supplie Dieu de le décharger du fardeau de tant de peines. Toujours attiré vers les sereines régions de la méditation et de la lumière intellectuelle, il rêve de s'absorber dans une extase sans fin, d'oublier la terre et la vie, et de goûter en paix toutes les voluptés de l'esprit. Il n'est aucun de ses poèmes qui n'exprime, sous des expressions variées, le même désir ardent, et quelque peu égoïste, de solitude spirituelle. Ce qu'il demande à Dieu avec le plus d'insistance et le plus de force, c'est de favoriser le recueillement de ses méditations, de le délivrer de tous les soucis qui obscurcissent les voies de l'intelligence et les élans de la raison. Il prend soin de préciser chacun de ses vœux : il a pour la richesse et pour la pauvreté une égale horreur : « Puissé-je seulement avoir assez pour n'aller rien demander à la chaumière du voisin, pour n'être pas courbé, dans la détresse, sous le poids des cruelles inquiétudes (1).... Donne-moi les douces joies d'une vie paisible; éloigne de moi l'indigence et le terrestre fléau des richesses (2).... Ne répands pas sur moi le flot de la richesse terrestre, qui pourrait me détourner du soin des choses divines; ne permets pas non plus que la triste indigence, entrant dans ma demeure, abaisse vers la terre mon esprit et mon cœur (3)... Préserve-moi des soucis de la richesse et de l'indigence (4)... » Un philosophe épicurien n'eut pas souhaité avec plus d'ardeur cette sorte de bien-être moral qui facilite et qui alimente le travail intellectuel et les fortes méditations. Dans aucune autre de ses œuvres, Synésius n'a, autant qu'ici, le souci constant des conditions de son existence. Ce n'est point là le fait d'un homme jeune, plein de vigueur et de santé. Le vieillard malade se décèle dans cette sollicitude permanente envers soi-même. Il n'a point l'appétit de la souffrance, le désir du martyre ; il ne recherche ni la douleur ni la mort. Il s'applique au contraire à orner sa vie de tous les éléments de bonheur et de paix, afin de pouvoir s'abandonner sans inquiétude et sans souci à l'enivrement de sa pensée. Dieu est, à ses yeux, le médecin

(1) *Hymne I.*
(2) *Hymne II.*
(3) *Hymne III.*
(4) *Hymne IV.*

des corps comme le médecin des âmes, et il le supplie, avec une simplicité touchante, d'écarter de lui les maux physiques : « Eloigne de moi les maladies, conserve à mes membres la vigueur et la santé (1)... Eloigne les maladies de l'âme et du corps (2)... Ecarte de moi les maladies du corps (3)... Je t'en supplie, fais que mon existence soit tranquille; préserve-moi des chagrins, préserve-moi des maladies, préserve-moi des soucis rongeurs (4)... Conserve à mon corps la santé; chasse bien loin les cruelles souffrances (5).... Affranchis-moi des maux, affranchis-moi des maladies (6)... Médecin des âmes, médecin des corps, dispensateur de la sagesse, tu éloignes les maladies, tu donnes une douce existence, que ne troublent point les terrestres inquiétudes, mères des douleurs, mères des souffrances (7)... » Il ne faut point s'étonner d'une telle insistance : écrasé sous le poids des maux corporels, Synésius n'en sentait que plus profondément le prix de la santé et de la vie, et il demandait la force physique avec la même sincérité qu'il avait mise à demander la lumière spirituelle. Ces supplications demeureraient presque inintelligibles, si l'on supposait que les hymnes ont été écrits au moment de sa pleine jeunesse. Combien il est plus juste, pour cette raison encore, de les rapporter aux années douloureuses, où toutes les afflictions morales et physiques s'abattent à la fois sur Synésius. C'est parce qu'il souffre, qu'il demande la santé; et l'on s'imagine malaisément que le poète ait pu écrire, à la même époque et dans le même état d'esprit, les premiers de ses hymnes et les lettres enjouées qui s'échelonnent de 394 à 403.

Synésius n'a pas une sollicitude moins vive pour son œuvre et sa renommée. Il supplie Dieu de veiller à sa gloire et d'en entretenir le flambeau : « Donne la persuasion à mes discours, dit-il ; donne la gloire à nos actions ; que nous puissions briller de l'antique éclat de Cyrène et de Sparte (8)...

(1) *Hymne V.*
(2) *Hymne VI.*
(3) *Hymne II.*
(4) *Hymne III.*
(5) *Hymne III.*
(6) *Hymne III.*
(7) *Hymne IV.*
(8) *Hymne V.*

Donne à mes travaux une noble illustration; fais que mon nom soit honoré parmi les peuples (1)... » Ainsi le néophyte chrétien n'a pas abdiqué l'orgueil du poète. Il confie à Dieu, en même temps que les élans de son âme, tous les désirs terrestres qui l'agitent, et il appelle la bienveillance du Père à la fois sur toutes les formes de sa pensée. Ce n'est point dans sa jeunesse, ni même dans son âge mûr, qu'il aurait pu parler ainsi de son œuvre. Mais à la fin de sa vie, il la domine d'un regard d'ensemble, il en contemple la diversité et l'abondance, il la couronne de gloire. Il y aurait eu quelque témérité prétentieuse à décerner de telles louanges à l'œuvre de Synésius, en cette année 402 que M. Druon propose comme la date de composition de l'hymne VI, à une époque où, de l'aveu de M. Druon, il n'avait encore écrit ni le *Traité des Songes*, ni le *Dion*, ni la plupart de ses hymnes.

A les examiner de près, les *Hymnes* se replacent ainsi d'eux-mêmes dans cette partie de sa vie où Synésius, fatigué, déchiré par toutes sortes de maux, s'absorbe dans un mysticisme dévorant. Ils apparaissent alors dans leur pleine lumière. Ils reprennent leur parfaite signification, leur réalité historique, leur vie morale, et leur exacte expression. Toute la philosophie, si diverse et si mêlée, de Synésius s'y accumule, avec les souvenirs que le poète se plaît à réveiller et à ranimer. Au milieu de la désolation de ses dernières années, la poésie ramène en lui une félicité intellectuelle d'autant plus vibrante qu'elle est faite tout entière d'exaltation volontaire, de mirages, et des créations de son esprit. Est-ce que tout cela ne transparaît pas dans cette œuvre tumultueuse, souffrante et harmonieuse comme un océan d'affliction et d'espoir? Est-ce qu'il ne suffirait pas de constater ce caractère personnel des *Hymnes*, cette habitude invincible que garde le poète de ramener à lui-même, à ses besoins, à ses désirs, à sa vie matérielle, les prières et les lamentations de ses poèmes, pour y reconnaître un Synésius vieilli et douloureux, qui ne vit plus que par le cerveau et par sa puissance d'extase, livré tout entier à la tempête de sa pensée? Est-ce qu'il ne suffirait pas, pour voir dans les *Hymnes* une sorte de testament poétique, de relire cette strophe, au

(1) *Hymne VI.*

début de l'hymne III : « Me voici déjà au terme de mes chants sacrés, déjà retentit dans mon cœur une voix divine. O Bienheureux! aie pitié de moi, Père, pardonne-moi, si j'ai touché à ce qui te regarde, sans la décence, sans la pureté convenable! » Est-ce que ce cri d'agonisant, qui se sent mourir et qui déjà entend dans son cœur l'appel de l'au-delà, ne prouve pas assez que ces vers furent l'œuvre de sa dernière vieillesse? Dans cet âge amer, il revient avec délices aux solitudes silencieuses des champs; car cet amour de la nature est un des traits les plus profonds de la mélancolie de son cœur : « Je vais en suppliant, dit-il, tantôt vers les temples où se célèbrent les saints mystères, tantôt sur la cîme des hautes montagnes, tantôt dans les profondes vallées de la déserte Libye, lieu où règne le Notus, et que jamais ne souille un souffle impie, que jamais ne foule le pied des hommes qui vivent dans les agitations des villes (1). » Tel il est ici, avec sa simplicité et sa bonté, tel on peut le retrouver dans le travail intérieur de son génie. Il n'est aucun des hymnes qui ne reflète cette inspiration, toujours identique, toujours semblable à elle-même, où les mêmes préoccupations, les mêmes élans, les mêmes paroles reparaissent invariablement. D'un bout à l'autre de cette œuvre poétique, le même souffle circule, avec une si évidente unité, que, si l'on en excepte peut-être l'hymne VIII, il n'est plus possible de douter que toutes les parties de cette œuvre se rattachent, se relient et se complètent. La pensée n'a point de variation sensible ni de développement marqué; la forme et les idées n'accusent point de longs intervalles de composition; tout est un, dans l'inspiration et dans l'expression.

Il nous reste à signaler une autre opinion qui, bien que différente de celle de M. Druon, ne nous paraît pas moins contraire à la vérité. Exprimée d'abord par Dodwell (2), reprise par Migne (3), elle offre quelque intérêt par le souci qu'elle révèle de concilier des arguments opposés : elle place la composition des quatre premiers hymnes à une époque où

(1) *Hymne III.*
(2) Henricus Dodwellus, *De jure laicorum sacerdotuli*, § 10, p. 287.
(3) *Patrologie,* tome LXVI.

Synésius, bien qu'il ne fût pas encore chrétien, était déjà pénétré des dogmes du christianisme, et la composition des autres à l'époque de son épiscopat. Mais s'il faut admettre, comme nous pensons l'avoir montré, que Synésius, à la veille de son épiscopat, refusait encore d'abandonner ses croyances philosophiques, on comprendra mal l'enthousiasme du néophyte chrétien qui anime la première partie de l'œuvre; si on veut bien reconnaître l'unité profonde de cette œuvre entière, l'identité perpétuelle de son inspiration et de sa forme, on se demandera pourquoi elle appartiendrait à deux époques de la vie de Synésius si nettement séparées par les idées et par les événements. En réalité, les mêmes arguments qui s'opposent à l'opinion de M. Druon, s'opposent aussi à celle de Migne. Toutes deux peuvent être inspirées par un désir légitime de ne point laisser au compte d'un grand évêque, Père de l'Église, des œuvres d'une orthodoxie chancelante. Mais un tel souci ne saurait influer sur la vérité de l'histoire. Il faut accepter Synésius tel qu'il fut, disciple philosophique d'Hypatie, jusqu'à l'extrémité de sa vie, de cette Hypatie dont il reçut un enseignement ineffaçable, et vers laquelle, près de mourir, il éleva sa dernière pensée. Conduit, par sa tâche pastorale, à la méditation évangélique, il chanta le Christ, comme, au temps de sa vie profane, il avait chanté les plaisirs violents de la chasse. Accepter une autre conclusion, c'est raisonner à rebours, et prendre l'effet pour la cause, car ce n'est point son lyrisme chrétien qui, par un chemin naturel, l'amena à l'épiscopat, mais au contraire l'épiscopat, accepté d'ailleurs à regret, qui déchaîna en lui une nouvelle forme d'inspiration poétique.

CHAPITRE III

Les sources philosophiques

A force de logique et de raison, cet art composite sort graduellement du tumulte confus de sa création. Il s'ordonne lentement, harmonieusement, et combine dans le mystère de son effort les influences qui l'ont formé. Il ne se délivre point tout à fait de ces influences, mais il les absorbe, il les conquiert, il les domine, et les assujettit à sa propre loi. Dans ce travail nouveau, elles se mêlent, se joignent et se confondent jusqu'à n'être plus qu'une part intégrante du génie qui les met en œuvre, jusqu'à collaborer à l'originalité de ce même génie. Il faut, pour en déterminer la nature exacte, la valeur active et le résultat, remonter jusqu'à leur source originelle, les replacer dans leur cadre historique, et les surprendre, en quelque sorte, dans l'œuvre intérieure qu'elles accomplissent. Elles demeurent vivantes, agissantes et sensibles : on peut les suivre à la trace, et saisir, dans chacune de leurs manifestations, les degrés divers de leur puissance. L'analyse attentive des *Hymnes* laisse à nu, dans leurs limites précises, les éléments qui les composent, qui en sont comme l'armature intérieure, et qui, dégagés des mirages de la forme, apparaissent dans leur simple vérité, réduits à leurs traits essentiels, à leurs catégories primitives, et si réellement distincts que leur opposition naturelle éclate avec plus de vigueur.

Il suffit de lire les premiers vers de l'hymne Ier, dont l'inspiration chrétienne est pourtant indéniable, pour comprendre à quel point le néo-platonisme alexandrin avait façonné l'âme de Synésius. C'est cette première influence, la plus profonde aussi, qui circule d'un bout à l'autre de ses poèmes, qui lui dicte ses expressions les plus fréquentes et ses images les plus abondantes. La philosophie néo-platonicienne avait été, pour le poète, une sorte de nourriture spiri-

tuelle : son enfance, sa jeunesse, son âge mûr et sa vieillesse commençante, avaient été tour à tour bercés par le mysticisme alexandrin. Toute la philosophie antique se trouve, pour lui, ramenée à cette conception, à cette déformation récente, à travers laquelle il évoque, sans le sentir revivre vraiment, le souvenir pieux de Platon. Au moment où il compose les *Hymnes*, toute cette inspiration envahit son cœur. Il s'y livre sans défense, il en accueille les formes innombrables, et jusqu'à la terminologie métaphysique.

Plotin avait formulé les deux grandes lois qui constituent la base essentielle de la philosophie alexandrine : la puissance divine, isolée en elle-même, éprouve néanmoins le besoin de se manifester et de se prolonger dans une création, à laquelle elle donne la vie, et c'est la loi de *procession;* mais l'âme humaine, à son tour, recherche son origine et tend à revenir à sa source, par la perfection morale, et c'est la loi de *conversion.*

On sent tout de suite ce que Synésius a emprunté à cette idée fondamentale, et il n'est pas nécessaire de consulter longtemps les *Hymnes* pour y retrouver l'énoncé de ces deux lois. Une brève confrontation de textes suffira à mettre en lumière et à démontrer la communauté d'inspiration philosophique qui rattache l'un à l'autre le philosophe d'Alexandrie et le philosophe de Cyrène.

Dieu « repose, inébranlable, dans les hauteurs sublimes du ciel », dit Synésius (1). Plotin déjà avait dit : « Dieu se repose dans ses propres profondeurs, indifférent et immobile. » (2). Il y est loin des choses humaines, qui ne troublent point sa sérénité. Mais il se manifeste par des intermédiaires successifs. Car la perfection même de Dieu le contraint à agir et à créer. Plotin le nomme « source de la vie, racine féconde » (3). Et Synésius dit à son tour : « Racine de l'univers, centre des êtres (4)... racine des racines... racine des mondes... racine et branche (5)... source des sources (6)... »

(1) *Hymne I.*
(2) *Ennéades*, V, I, § 6.
(3) *Ennéades*, III, 8, § 9.
(4) *Hymne II.*
(5) *Hymne III.*
(6) *Hymne IV.*

Les êtres et les choses naissent de lui, tous les mondes spirituels et tous les mondes physiques reçoivent de lui la vie qui les anime, comme la lumière jaillit du soleil. « La lumière ruisselle de lui, dit Plotin, et se répand dans l'universalité des choses; semblable au rayonnement qui entoure le soleil, elle l'enveloppe, elle jaillit autour de lui, perpétuellement engendrée par Dieu (1). » Et Synésius dit en termes analogues : « De tes ineffables trésors, tu tires la vie et la splendeur dont tu inondes l'univers (2)... ; c'est de tes canaux que sort et se répand sur le monde le souffle vital qui lui donne le mouvement (3)... ; de toi émane un souffle divin qui, flottant sur la masse de la matière, l'anime et en fait un autre monde (4)... ; c'est du sein ineffable du Père que s'échappe le ruisseau de vie, répandu jusque sur la terre (5)... »

La fécondité de Dieu est la première manifestation de la loi de procession, le principe initial des générations successives qui se développent et se multiplient sans rompre le lien qui les rattache au Père. L'Intelligence, second principe de la Trinité alexandrine, est née la première de Dieu. « Puisque le premier principe qui engendre, dit Plotin, est supérieur à l'Intelligence, il en faut conclure que la première chose engendrée est nécessairement l'Intelligence (6). » Cette même idée, Synésius l'exprime à diverses reprises. Il ne s'attache point à en démontrer la vérité, à l'expliquer ou à la commenter; il la constate et il l'accepte. Dès l'Hymne I[er], il énumère les enfantements divins : c'est l'Intelligence d'abord, l'Ame ensuite. Car celui que Synésius invoque sans cesse sous le nom d'*Unité*, *unité des unités*, *unité par excellence entre toutes les unités* (7), « s'est changé, par une mystérieuse émanation, en une trinité glorieuse (8). » Quelques années plus tard, un autre Alexandrin reprendra et exprimera la même pensée. Proclus, chez lequel il faut souvent

(1) *Ennéades*, V, I, § 6.
(2) *Hymne V*.
(3) *Hymne III*.
(4) *Hymne IV*.
(5) *Hymne IV*.
(6) *Ennéades*, V, c. IV, § 2.
(7) *Hymne I*.
(8) *Hymne I*.

aller chercher l'écho le plus fidèle des doctrines alexandrines, conçoit et définit la même action créatrice. Il expose la hiérarchie des Hypostases en des termes qu'on croirait empruntés au vocabulaire de Synésius. Pour Proclus, Dieu est par essence l'*Un*, indivisible et cependant divisé, immobile et cependant agissant et fécond, qui engendre l'Intelligence, et, par l'intermédiaire de l'Intelligence, l'Ame (1).

Ainsi jaillit du sein de Dieu l'Intelligence, le νοῦς vivifiant et actif, qui crée la vie, le mouvement et la pensée. Elle est le centre du monde, le principe de toute existence, la loi des astres et du ciel ; c'est elle qui préside à l'évolution des éléments, des êtres et des choses ; elle domine toutes les manifestations de l'univers :

« Au-dessus du huitième cercle des constellations, une sphère, dépeuplée d'étoiles fixes, agitant dans son sein des astres errants qui courent en sens contraires, se meut autour de la grande Intelligence, dont les blanches ailes débordent sur les extrémités du monde céleste (2). »

Telle est l'action de l'Intelligence, révélation de Dieu, dont elle voile en même temps l'impénétrable nature. C'est d'elle que tout émane, c'est à elle que tout revient. Elle est, en quelque sorte, la face vivante et lumineuse de la divinité. Les hommes ne la contemplent point, mais ils la sentent vivre et agir en eux, toujours inépuisable et féconde. L'Intelligence, ainsi conçue, représente, aux yeux de Synésius, la force qui régit et qui meut l'ensemble des mondes. Son œuvre est permanente et infatigable : elle s'exerce partout et en tout, elle jette jusqu'aux extrémités de l'éther ses innombrables émanations.

Car l'Intelligence, à son tour, descend dans l'Ame, troisième principe de la Trinité alexandrine. Comme Dieu avait engendré l'Intelligence, l'Intelligence engendre l'Ame. Les trois personnes de la Trinité se trouvent ainsi constituées, agissantes et distinctes, bien qu'unies et confondues dans le même principe. Plotin (3) avait fait de l'Ame le dernier terme de la Trinité (4). Et Synésius à son tour reproduit,

(1) *Institutio*, XXI et XXII.
(2) *Hymne II*.
(3) *Ennéades*, V, c. II, § 1.
(4) Cf. Proclus, *Instit.*, XXI.

sans l'altérer, la conception alexandrine. L'Ame universelle continue l'enchaînement sacré de l'action divine. Elle découle des puissances supérieures par un enfantement mystérieux et inconnaissable : « Je respecte, dit Synésius, le secret des choses intellectuelles. Il existe un intermédiaire qui n'a pas été produit par effusion (1) ». Plus près de la matière, l'Ame est un nouvel intermédiaire de Dieu. C'est elle qui prend contact avec la vie humaine, qui dispense le génie, la conscience et la volonté. Si l'Intelligence est la cause et la loi de l'univers, c'est l'Ame qui en assemble les parties diverses, les coordonne et les unit : « Tout entière et une en tous lieux, répandue tout entière dans le grand tout, elle fait tourner la voûte des cieux. Présidant à la conservation de cet univers, sous des formes diverses elle est partout présente. Une partie de cette Ame dirige le cours des astres; une autre régit les chœurs des anges ; une autre, courbée sous des chaînes pesantes, a revêtu la forme terrestre. Séparée de ses parents, elle a bu le triste oubli; dans ses préoccupations insensées, elle admire ce misérable séjour, et, malgré sa divine origine, n'a plus de regards que pour la terre (2). »

Ainsi, différente en cela de l'Intelligence, l'Ame est divisible ; elle se disperse en émanations distinctes, qui possèdent chacune une vie et une action propres. Une partie de ces âmes anime l'humanité, et c'est ainsi que l'humanité se rattache à Dieu, étant elle-même, par des intermédiaires successifs, une émanation de Dieu. Entre le domaine de l'Intelligence et le domaine de la Nature, l'âme humaine apparaît comme une sorte d'« essence mixte », où l'esprit et la matière occupent une place égale (3). Dans cette situation inférieure, l'âme n'a qu'un but : celui de se dégager de la matière et de retourner au principe divin qui l'a enfantée. Une sorte de classement ou de sélection s'opère dès lors parmi le troupeau des âmes humaines. Les unes, plus heureuses ou plus fortes, remontent infatigablement vers leur principe, affranchies de la domination de la matière;

(1) *Hymne III.*
(2) *Hymne I.*
(3) C'est surtout dans le Περὶ ἐνυπνίων qu'il faut chercher l'opinion de Synésius sur l'âme.

les autres s'abandonnent et succombent aux tentations du monde inférieur. Cette conception de Synésius n'est, là encore, qu'une reproduction fidèle de la pensée de Plotin : « Parmi les âmes qui descendent jusque dans la région terrestre, dit Plotin, il y en a qui demeurent à la surface de la matière, prêtes à remonter vers le ciel et vers le monde intelligible ; il y en a d'autres qui s'enfoncent dans les profondeurs de la matière, et dont les ailes, appesanties par les épaisses vapeurs qui s'exhalent de ce séjour, ne peuvent plus les porter au séjour divin (1) ». L'âme doit donc être toute tendue vers un avenir qu'elle espère, qu'elle désire, et qui est la raison déterminante de ses actes. L'Intelligence est le principe de l'*être;* mais l'âme, à son tour, devient le principe du *devenir*. Elle anime la volonté humaine, elle donne à la vie morale un sens et une direction. Si la matière l'entraîne à une déchéance irrémédiable, elle demeure éloignée de Dieu et comme enfermée dans sa propre misère. Mais si elle se souvient de son origine céleste, si elle ne cesse de lutter pour reconquérir la vérité suprême, elle remonte vers Dieu et s'absorbe en lui. Cet effort de l'âme pour retrouver sa véritable nature, c'est tout le tableau du labeur humain, et de la tâche profonde de la vie. Il faut vaincre, dominer et dompter le corps. Car le corps n'est ici que la prison qui retient l'âme éloignée de ses destinées. « Par elle-même, dit Plotin, l'âme est pure et incline vers l'Intelligence ; si elle fléchit, si sa vue se trouble et s'obscurcit, c'est parce qu'elle a abaissé ses regards sur la matière ; le mal de l'âme vient de ce qu'elle ne dompte pas le mal qui lui vient du corps (2) ». Et Synésius dit à son tour : « Prends pitié de mon âme, ta fille, ô bienheureux ! Je suis descendue de ta demeure pour être la servante de la terre ; de servante je suis devenue esclave. La matière m'a captivée par ses séductions magiques. Cependant la lumière qui est en moi n'est pas encore tout à fait éteinte ; elle n'a pas encore perdu tout son éclat ; mais autour d'elle sont répandues des ombres épaisses qui l'obscurcissent et qui m'empêchent de voir Dieu (3). »

(1) *Ennéades*, IV, c. III, § 5.
(2) *Ennéades*, I, c. VIII, § 4.
(3) *Hymne III*.

On reconnaîtra vite ici, à peine déformée, la pensée de Platon. C'est à Platon que Plotin, et après lui Porphyre (1), puis Synésius, ont emprunté ce mépris du corps, de la matière, des réalités sensibles, qu'ils étalent avec une sorte de violence amère que l'influence des idées chrétiennes attisait encore. « N'est-ce pas surtout par le raisonnement, dit Platon, que l'âme embrasse les vérités, et dans quelle situation raisonne-t-elle le mieux, si ce n'est quand elle n'est troublée ni par la vue, ni par l'ouïe, ni par la douleur, ni par la volupté, et que, repliée en elle-même, et tout à fait détachée du corps, du moins dans les limites du possible, elle cherche à agrandir le cercle de ses connaissances? (2) » Et plus loin : « Celui-là approchera le plus du but, et parviendra le mieux à en avoir conscience, le plus simplement et le plus purement, qui sondera chaque chose avec sa seule pensée, sans chercher à fortifier sa méditation par la vue, ni à appeler à l'aide du raisonnement aucun sens corporel, et qui, guidé par la seule pensée, se mettra en quête de l'essence pure et véritable des choses, sans le ministère des yeux et des oreilles, libre enfin et dégagé de toute la masse du corps, qui ne fait que jeter la perturbation dans l'âme et l'éloigner de la sagesse et de la vérité, toutes les fois qu'elle entre en commerce avec lui (3) ». C'est encore Platon qui dit : « Durant notre existence, nous n'approcherons de la vérité qu'autant que nous nous éloignerons du corps, que nous renoncerons à tout commerce avec lui, à moins de nécessité, que nous ne lui permettrons point de nous infecter de sa corruption naturelle (4) ». Ce mépris du corps s'étend, chez les néo-platoniciens, à tout le monde matériel. L'âme se délivre du corps jusqu'à agir en dehors de lui, jusqu'à l'annihiler et l'absorber en elle. L'extase, que préconise Plotin comme le moyen parfait d'atteindre et de connaître la vérité, n'est en somme que la conclusion logique d'une conception qui met tout pouvoir, toute science et toute volonté dans les seuls phénomènes psychiques. Pour Plotin, « la cause de toute misère et de toute laideur réside dans la matière ; dans

(1) Ἀφορμαί, XXXV.
(2) *Phédon*, X.
(3) *Phédon*, X.
(4) *Phédon*, XI.

un monde pur de toute influence matérielle, il n'y a rien de vil ni de laid, et toutes les choses sont excellentes (1) ». Synésius n'a pas une moindre horreur de la matière : « Heureux, dit-il, celui qui, fuyant les aboiements de la vorace matière et se dégageant de la terre, monte d'un essor rapide vers Dieu ! (2)... Je m'élance loin de la matière en secouant mes ailes (3)... Fais que mon âme, dégagée des liens du corps, n'aille plus se plonger dans la fange terrestre (4)... Me hâtant vers les tranquilles prairies du Père, je précipite mes pas fugitifs pour échapper aux séductions de la matière (5)... Qu'il me laisse, qu'il me fuie, ce démon de la matière, lui qui excite les passions, lui qui ferme la route du ciel, et qui arrête les élans vers Dieu (6)... »

Le but suprême de l'âme est donc de se délivrer avec violence de la tyrannie du corps et de s'enfermer dans sa propre essence. L'exhortation aux travaux spirituels reparaît dans chacun des hymnes de Synésius :

« Courage donc, ô mon âme, désaltère-toi de ces eaux pures; prie le Père ; monte vers lui, monte toujours. Laisse à la terre les choses de la terre. Bientôt unie à ton auteur, et Dieu dans Dieu même, tu jouiras de la suprême félicité (7). »

Et, au début de l'hymne III :

« Allons, ô mon âme, entonne des cantiques sacrés, assoupis les ardeurs qu'enfante la matière; excite les rapides élans de l'intelligence. »

Car tel est le double travail de l'âme humaine : d'une part, dompter la matière, la dominer et en éteindre tous les désirs et tous les besoins; d'autre part, pousser à l'extrême les facultés intellectuelles, monter, degré par degré, jusqu'aux plus hauts sommets de l'intelligence, domaine de Dieu. La « vie intellectuelle », la méditation de la pensée, l'extase, l'ivresse spirituelle, telles sont, pour Synésius, les joies suprêmes. « Accorde à ton serviteur une vie intellectuelle (8) »,

(1) *Ennéades*, V, c. IX, § 14.
(2) *Hymne I.*
(3) *Hymne III.*
(4) *Hymne III.*
(5) *Hymne III.*
(6) *Hymne IV.*
(7) *Hymne I.*
(8) *Hymne III.*

supplie-t-il. Et plus loin : « Donne-moi, donne à ton serviteur de pouvoir déployer les ailes de l'intelligence (1)! » Dieu est, à ses yeux, le distributeur de la sagesse, l' « intelligence créatrice (2) », l' « intelligence de l'intelligence (3) ». C'est le but fixé à l'âme, car l'âme, « parcelle de ses divins auteurs (4) », revient à eux par des purifications successives. En se réfugiant dans la contemplation et la prière, elle atteint la vérité; les nuages qui l'enveloppent se dissipent et lui laissent entrevoir les profondeurs célestes, et la nature même de Dieu, où elle reprend place : « Pour m'élever jusqu'à tes parvis et dans ton sein, dit le poète, je m'élance loin de la matière en secouant mes ailes (5). »

Ainsi se trouve reproduite chez Synésius, dans ses traits essentiels, la double loi qu'avait énoncée Plotin. « Tu as mis dans le monde un esprit et par cet esprit tu as fait naître une âme dans mon corps, ô roi! » dit Synésius (6). C'est, telle que Plotin l'avait conçue, la brève formule de la *procession* des Hypostases. Les êtres, nés de Dieu, retournent à Dieu : « La source suprême se couronne de la beauté des enfants, qui, échappés du centre, retournent au centre (7) ». C'est la *conversion* après la *procession*, l'éternel élan qui ramène vers le principe la vie qui en est sortie.

On conçoit d'ailleurs sans peine tout ce que cette loi de *conversion*, si abondamment prêchée par Synésius, porte en elle de noble et de fécond. C'est le principe de tout l'effort humain, d'une ascension interminable vers les pures régions de la pensée, de la vérité et de l'amour. C'est aussi la lutte intérieure, la victoire de l'homme sur lui-même, et de l'esprit sur la matière. Rien n'était plus propre que cette morale vigoureuse à exciter, chez le poète, un lyrisme débordant. Il se plaît à décrire les difficultés, les obstacles, les lenteurs de cette sorte de salut spirituel, auquel s'opposent toutes les forces de la matière terrestre. « Telle est la loi de l'humaine nécessité, dit-il : elle verse de deux coupes la vie aux mor-

(1) *Hymne III.*
(2) *Hymne IX.*
(3) *Hymne IV.*
(4) *Hymne I.*
(5) *Hymne III.*
(6) *Hymne III.*
(7) *Hymne I.*

tels. Le breuvage pur et sans mélange, c'est Dieu ou les choses de Dieu. Après m'être enivré de la douce coupe, j'ai touché aux choses mauvaises; je suis tombé dans le piège; j'ai éprouvé le malheur d'Epiméthée. Je hais cependant les lois changeantes (1) ». Ainsi, à travers le mal, l'âme humaine gravit les pentes spirituelles. De même qu'elle est descendue de Dieu, de même elle y remonte par son propre effort, pour se mêler à la substance éternelle.

Toute l'évolution du monde oscille entre deux principes qui se disputent la matière : l'un bon et lumineux, l'autre mauvais et ténébreux. C'est le dualisme gnostique des Alexandrins. Synésius ne s'en est point évadé : à ses yeux, l'âme humaine et le monde créé subissent des influences égales et contraires. Dans chacune de ses pensées, dans chacun de ses actes, l'esprit se sent assiégé par les deux forces, par les deux principes, dont la lutte perpétuelle engendre les vicissitudes de la vie et de l'univers. L'une de ces forces tire l'homme vers la matière inférieure, le plonge dans les ténèbres de la noire Hylé, dans l'aveuglement et la bestialité des passions; l'autre au contraire le pousse vers la lumière, le réconforte, l'exalte, et le conduit à la paix spirituelle, par la contemplation, la méditation et l'extase. Deux destinées s'ouvrent à l'âme, suivant le principe qui domine en elle : ou bien elle demeure debout, tournée et tendue vers Dieu, ou bien elle s'incline vers les épaisses ténèbres (2), elle se plonge dans la boue de la matière (3). Le combat qu'elle livre sans cesse est comme une ascension vers les domaines de Dieu.

Toute cette philosophie s'inspire directement des conceptions alexandrines. C'est, en somme, avec des altérations inévitables, ce qu'on enseignait dans les chaires d'Alexandrie, et ce que Proclus assemblera et exprimera peu après comme le résumé fidèle de la grande école néo-platonicienne. C'est la philosophie spiritualiste et extatique de Plotin, où les influences orientales se mêlent étrangement aux vieilles traditions platoniciennes. Synésius s'en est emparé à son

(1) *Hymne III.*
(2) *Hymne III.*
(3) *Hymne III.*

tour, et il en formule avec ferveur les vérités élémentaires. Les dogmes chrétiens lui paraissent moins lumineux et moins précis que le large tableau des émanations des êtres qui explique avec abondance les mystères de la destinée. Résolument il écarte les solutions catégoriques parce qu'elles ne lui paraissent pas en harmonie avec les problèmes complexes de la vie et de la pensée. Le caractère un peu confus des théories alexandrines convenait mieux à son esprit tourmenté, inquiet, dévoré de doutes. C'est pourquoi il les accepte avec une si profonde sincérité que malgré lui et, pour ainsi dire, à son insu, elles reparaissent dans les plus chrétiennes de ses œuvres.

CHAPITRE IV

Les sources chrétiennes

Quelque profondes qu'elles soient, les influences philosophiques qui transparaissent dans les hymnes de Synésius n'y ont point effacé tout à fait les influences chrétiennes. Ce fut d'ailleurs un des soucis les plus marqués de Synésius que de vouloir rassembler et relier des tendances contraires, et de tenter de concilier l'inconciliable. Fidèle à son éducation philosophique, il ne veut point consentir à en renier l'héritage moral; mais, placé à la tête des prêtres et des fidèles, prisonnier de sa charge, il se devait à lui-même et devait à ses fonctions pastorales de donner à sa poésie l'allure dogmatique d'une exhortation pieuse. Avec le plus sincère effort, il cherchait à expliquer et à commenter la doctrine, et à faire de ses hymnes le monument du mysticisme chrétien. Il se faisait gloire d'être entré le premier dans cette voie du lyrisme religieux: « Le premier j'ai trouvé des chants pour toi, ô bienheureux, ô immortel, ô noble fils d'une vierge, Jésus de Solyme, et ma lyre a rendu des accords nouveaux (1) ». Mais, dans une telle entreprise, il fallait une longue préparation antérieure, une éducation spéciale et toute tournée vers la méditation chrétienne ; il fallait surtout la connaissance minutieuse des Ecritures et l'orthodoxie rigoureuse et comme instinctive de la pensée. Synésius n'avait rien de cela; il marchait, en tâtonnant et en trébuchant, dans des croyances que sa jeunesse n'avait point connues, et dont la philosophie et la science l'avaient également détourné. Il abordait la théologie chrétienne avec un esprit déjà nourri d'influences alexandrines, il touchait aux dogmes avec des méthodes étrangères, et une défiance insur-

(1) *Hymne VII.*

montable. Qu'il le voulût ou non, le philosophe reparaissait en lui dans chaque conception de son esprit. Les Ecritures, il les ignorait, et il l'avouait sans détours; il écrivait à ses prêtres : « Vous qui connaissez les saintes Ecritures, vous avez placé à votre tête un homme qui les ignore (1) ». Quelle que fût l'excellence de ses intentions, il ne pouvait entrer dans des études si nouvelles pour lui qu'avec toutes les défaillances d'un néophyte.

En effet, il ne cesse de trébucher dans ses idées anciennes. Quand il parle de Dieu, le flot des expressions alexandrines remonte dans sa mémoire et se répand avec abondance dans chaque hymne. Dieu est l' « unité par excellence entre toutes les unités, la monade première des monades, qui produit, qui met au jour, par un ineffable enfantement, les pures et sublimes essences (2) » ; c'est le « centre des êtres, la monade des nombres éternels, immatérielles puissances (3) », c'est l' « unité antérieure à l'unité, le germe des êtres, le centre de tout, l'esprit éternel et sans substance, la racine des mondes, la lumière resplendissante des choses premières, la vérité sage, source de sagesse, l'esprit voilé de son propre éclat, l'œil de soi-même..., la source des sources, le principe des principes, la racine des racines (4) ». L'ivresse poétique se déroule interminablement en invocations répétées. Voici encore le « germe de tout, racine et branche, la nature parmi les intelligences, le mâle et la femelle (5) ». Plus loin, Dieu est appelé la « source de la pure sagesse (6) », le « modérateur des mondes incorruptibles (7) », l' « arbitre de la vie intellectuelle (8) ». Dans l'hymne IV : « Unité des unités, père des pères, principe des principes, source des sources, racine des racines, bien des biens, astre des astres, monde des mondes, idées des idées, abîme de beauté, mystérieuse semence, père des siècles, père des mondes intellectuels qui sont au-dessus de toute parole, et desquels émane un souffle

(1) Lettre 136, écrite en 412.
(2) *Hymne I.*
(3) *Hymne II.*
(4) *Hymne III.*
(5) *Hymne III.*
(6) *Hymne III.*
(7) *Hymne III.*
(8) *Hymne III.*

divin, qui, flottant sur la masse de la matière, l'anime et en fait un autre monde, ô bienheureux! (1) ». Et Synésius revient sans fatigue à ces expressions immuables. « Tu es l'intelligence de l'intelligence, dit-il encore, tu es l'âme des âmes, tu es la nature des natures (2). »

Au milieu de tant de vocables divers, Dieu apparaît tel que le conçurent les Alexandrins, tels qu'ils le définirent et l'expliquèrent. L'essence suprême réside au centre du monde et se développe en émanations inépuisables. Elle est l'Unité ou, pour employer le terme cher à l'Ecole néo-platonicienne, la Monade, principe et substance de toutes choses. C'est la source de toutes les formes de l'intelligence et de la vie. « D'une seule source, dit Synésius, d'un seul principe, découlent des biens sans nombre : une fécondité puissante multiplie les êtres divins et les esprits bienheureux qui brillent d'un pur éclat (3) ». Bien que reculé jusqu'aux extrémités supérieures du monde intellectuel, bien qu'inaccessible à l'imagination et à la raison, Dieu n'est point très nettement distinct de son œuvre, sur laquelle il ne cesse d'agir. Sa création n'a ni commencement ni fin : elle est la manifestation éternelle de la puissance divine. Elle se renouvelle et se continue sans arrêt, et Dieu, qui anime le monde, ne cesse de le créer. Le poète dit au Créateur : « Tu es ce qui enfante, tu es ce qui est enfanté (4) ». Ainsi confondue avec la source d'où elle est sortie, ainsi divinisée elle-même, la matière, émanation de Dieu, ne peut mourir. Cette opinion de Synésius sur la coéternité de la matière, qui n'apparaît qu'à demi, et comme voilée, dans la poésie des *Hymnes* (5), nous savons du moins qu'elle est l'expression exacte de sa pensée. Dans cette lettre où il communique à son frère ses hésitations et ses doutes, il dit sans équivoque : « Jamais je ne dirai que le monde et toutes ses parties doivent périr un jour (6) ». C'est la négation même du dogme chrétien, l'identification de la matière avec Dieu, tous deux éternels

(1) *Hymne IV.*
(2) *Hymne III.*
(3) *Hymne II.*
(4) *Hymne IV.*
(5) On trouve cependant, dans l'Hymne III, cette affirmation catégorique : « Rien de ce qui a été rangé dans le chœur des êtres ne doit plus périr. »
(6) *Lettre 110.*

et mêlés. Dieu est le principe agissant et pensant du monde, comme le monde est la manifestation sensible et intelligible de Dieu. L'œuvre de Dieu, égale à Dieu, participe à sa nature et à sa gloire.

Dans ce panthéisme lyrique, la volonté et la personnalité humaines s'effacent et s'annulent : l'âme et l'intelligence n'agissent, ne pensent et ne se développent que par la vertu du Dieu qui est en elles; si la divinité les abandonne ou les oublie, elles roulent dans les ténèbres du péché, car la lumière céleste peut seule les soutenir et les guider. Aussi l'attitude humaine est-elle celle de la supplication et de la prière; l'effort n'est qu'un appel, la pensée n'est qu'un acte de foi. Si la grâce manque, si les forces défaillent, si la foi faiblit, l'effort tout entier s'écroule et s'anéantit. Et voici poindre déjà, par un retour indirect, la grande querelle du don de la grâce et de la fatalité du salut. En réalité, la philosophie mystique de Synésius s'arrête à de brefs et poétiques tableaux, elle se borne à énoncer, à indiquer le plan d'une conception qu'elle se refuse à pousser à l'extrême et dont elle ne se soucie point de tirer les redoutables conséquences. Elle se plaît à de brûlantes exhortations, à des élans sans fin vers le but idéal qu'elle s'est tracé; elle implore la sagesse, la lumière et la grâce de Dieu pour la traîner dans la voie du bien. Car ce n'est point l'âme qui peut seule agir, mais c'est Dieu qui agit en elle. Comme l'apôtre avait dit : « Ce n'est pas moi qui vit, c'est Jésus qui vit en moi »; ainsi Synésius ramène à Dieu toute l'action, toute la conscience, toute la volonté humaines. « Tends-moi donc la main, dit-il; rappelle à toi, ô bienheureux, arrache à la matière une âme suppliante (1) ». Dieu peut délivrer l'âme de tous les combats, de toutes les tentations dangereuses de la matière; vêtue de la grâce, elle est inaccessible aux passions et marquée par avance du signe ineffaçable des élus : « O Père, place-moi au milieu de la lumière salutaire, là où la nature ne porte pas la main, et d'où ne peuvent m'arracher ni la terre ni la fatale nécessité du destin (2) ». Telle est la vertu de la connaissance spirituelle, l'action souveraine de la

(1) *Hymne IV.*
(2) *Hymne III.*

lumière divine. Là encore, l'influence gnostique a laissé des traces profondes ; elle se trahit non seulement dans l'expression de la pensée, mais aussi dans le vocabulaire de la forme. Quand le poète dit : « Donne à ton serviteur de pouvoir déployer les ailes de l'intelligence (1) », quand il parle, à maintes reprises, des « ailes de l'âme », des « démons de la matière », de la « meute aboyante de la matière », ce sont les formules chères aux gnostiques qui reviennent naturellement sous sa plume. L'influence chrétienne, qui, dans cette théorie de la grâce, est indéniable, se trouve donc en quelque sorte tempérée, atténuée, déformée, par des influences antérieures et toujours vivantes.

Le dogme de la Trinité est un de ceux auxquels Synésius s'est le plus complaisamment arrêté. Car si Dieu est, pour lui, indivisible et unique, cette unité et cette indivisibilité n'excluent point la trinité des personnes. Mais, dans Synésius, la Trinité divine est plus près des Hypostases alexandrines que de l'orthodoxie chrétienne. Les personnnes n'apparaissent point avec une puissance et une action égales ; elles semblent au contraire descendre l'une de l'autre, en s'éloignant progressivement de la pure lumière. C'est, en somme, la même évolution qui, chez les Néo-platoniciens, faisait sortir l'Ame de l'Intelligence, et l'Intelligence de Dieu, avec une infériorité chaque fois plus marquée.

C'est à la première personne que le poète s'adresse le plus volontiers. Dieu créateur, père des êtres, principe de la vie, lui apparaît avec une majesté plus haute que le Fils et que l'Esprit. C'est vers lui surtout que vont ses hymnes. « Chante encore, s'écrie-t-il, ô mon âme, dans un hymne matinal, ce Dieu qui a donné au jour la lumière, qui a donné à la nuit les étoiles, chœur magnifique se déroulant autour du monde (2) ». Il se plaît à le concevoir inébranlable et caché dans sa gloire, inaccessible aux hommes, plongé dans la contemplation et la méditation de soi-même, impénétrable à la sagesse des mortels, et pourtant agissant en son œuvre et vivifiant le monde de son souffle et de sa puissance.

De la profondeur du Père s'élance le Fils, par « un enfan-

(1) *Hymne III.*
(2) *Hymne II.*

tement sacré, génération mystérieuse, où se touchent les deux natures, celle qui donne la naissance et celle qui la reçoit (1) ». Le Fils est égal au Père, et, bien que Synésius ne lui accorde point une place aussi éclatante dans ses poèmes, il ne peut y avoir de doute à ce sujet : « Fils ineffable d'un Père ineffable, dit-il, tu as été enfanté par toi-même ; c'est par cet enfantement que tu es apparu ; et cependant tu as paru en même temps que le Père, en même temps que la Volonté du Père ; tu es aussi la Volonté qui réside toujours dans le Père. Le temps, dans l'immensité de son cours, n'a pas connu le mystère de ta naissance ; les siècles antiques ont ignoré cette éternelle génération. Il a paru en même temps que le Père, le Fils déjà né et qui devait naître (2) ». Mais, par son rôle rédempteur, le Fils se rapproche de l'humanité. Par là, il est devenu l' « esprit médiateur (3) » : entre le Père céleste et les hommes, il se place en intermédiaire bienveillant et actif ; c'est lui qui veille sur le monde et qui le couvre de son innombrable bonté. Son action essentielle est de « manifester la fécondité du Père (4) ». C'est par le Fils que le Père agit et se dévoile, c'est par le Fils qu'il enfante et qu'il crée. C'est donc le Fils qui « dispose et forme la matière d'après les types intellectuels (5) ». Et, dans ce rôle d'instrument divin et d'agent de la puissance suprême, le Fils obéissant paraît en quelque sorte diminué et inférieur. Il n'agit point en son nom, mais au nom du Père, et toute son action n'est autre chose que la manifestation d'une volonté qui n'est point la sienne. Bien que placé dans le même rayonnement que le Père, et enveloppé dans la même divinité, il descend plus profondément dans les ténèbres humaines, et, à mesure qu'il se rapproche davantage de la terre, s'éloigne davantage de sa nature spirituelle. Cette apparence d'inégalité ne ressort point des paroles de Synésius, qui, au contraire, proclame bien haut l'égalité et l'identification des deux personnes, mais seulement des actes qu'il leur attribue. Le Dieu sauveur est, pour

(1) *Hymne III.*
(2) *Hymne III.*
(3) *Hymne VI.*
(4) *Hymne VI.*
(5) *Hymne VI.*

ainsi dire, un dieu humain ; il touche à l'humanité par ses faiblesses et par sa douleur. Il parle aux hommes, il se mêle à eux, il mange à leur table. Il y a loin de cette familiarité indulgente à la sévère sérénité du Père, qui ignore le monde d'en-bas, et n'intervient dans son œuvre que pour y faire éclater sa gloire.

Quant à la troisième personne, elle s'efface tout à fait. Elle se trouve à peine nommée, à deux ou trois reprises, et sans que son action et son rôle soient nettement définis et expliqués. Dans la pensée de Synésius, l'Esprit ne répond point à une réalité individuelle ; il n'est qu'un des moyens de la pensée du Père. Dans l'Unité absolue que constituent les trois personnes, l'Esprit représente, non point une puissance créatrice, mais seulement la force et l'éternité de cette unité. C'est ainsi que le poète parle, dans l'Hymne II, de la « lumière de l'Esprit-Saint qui unit le Père et le Fils ». La troisième personne de la Trinité n'est en somme, à ses yeux, que le lien qui rattache entre eux les éléments de cette Trinité. C'est le principe d'unité et d'indivisibilité, qui permet au Père d'enfanter le Fils et qui les maintient tous deux dans la confusion de leur nature. Le Père est la racine, le Fils est le germe, l'Esprit est entre eux et les relie. Ainsi il n'est pas, à proprement parler, une personne agissante de la Trinité, mais la loi mystérieuse de cette union indissoluble. C'est ce qui explique qu'il n'apparaisse dans les *Hymnes* que par de brèves allusions, et seulement lorsque Synésius, énumérant les trois personnes, ne peut oublier de le mentionner.

La Trinité, telle que la conçoit et la décrit le poète, est-elle en tous points conforme à la tradition orthodoxe ? Elle s'en éloigne sur plus d'un point, et cette inégalité des natures divines se rapproche davantage de la conception alexandrine que de la conception chrétienne. L'action des trois personnes est diverse et distincte; la Trinité n'agit point dans son ensemble, mais chacun des éléments qui la composent accomplit une œuvre spéciale et limitée. Le Père enfante le Fils, qui dès lors ne paraît plus participer à l'éternité triomphante. Sans doute il existe dans le Père, et, avec lui, il a devancé l'origine des siècles; il existe avant de naître, et, dans le sein du Père, il réside en germe. Mais, dans ce moment de sa nature, confondu avec le Père, absorbé en lui,

il n'apparaît point sous sa forme distincte et comme la deuxième personne de la Trinité. Car il ne naît, ne vit et n'agit vraiment que du jour où il a paru à la lumière. L'enfantement marque le commencement de sa manifestation, et aussi le commencement de son action. La nature et l'activité de l'Esprit sont, dans la conception de Synésius, plus confuses encore, et plus profondément éloignées de l'orthodoxie chrétienne. Le rôle agissant de l'Esprit, Intelligence suprême, âme de la doctrine, qui vivifie le cœur des apôtres et répand en eux la science et la raison, n'est plus ici qu'une vague expression philosophique, sans précision et sans portée. Cette Trinité est, en quelque sorte, boîteuse. Les trois personnes se séparent, constituent une hiérarchie divine où la pensée chrétienne ne se reflète qu'imparfaitement. Peut-on même dire que ce soit ici une hiérarchie de personnes ? Plutôt qu'un assemblage de personnes distinctes, c'est la série des mouvements successifs d'un acte divin, les phases, à la fois simultanées et successives, de la manifestation divine. Le Père existe, immobile et indifférent : c'est le premier état de Dieu, plutôt que la première personne. Déterminé par sa propre perfection, il se manifeste, et projette sa volonté : c'est le deuxième état. Ainsi il crée, il enfante le Fils, qui agit à son tour sur le monde : et c'est le troisième état. La Volonté, principe intermédiaire, correspond exactement à la conception que Synésius se fait de l'Esprit-Saint : « A la naissance du Fils a participé la souveraine Volonté, la Volonté qui a paru pour être l'intermédiaire entre le Père et le Fils (1)... ; Fils ineffable, tu as paru en même temps que le Père, en même temps que la Volonté du Père ; tu es aussi la Volonté qui réside toujours dans le Père (2)... Fils glorieux du Père ineffable, je t'unis dans mes hymnes au Père suprême et à celui qu'en vue de toi le Père a enfanté, au principe médiateur, Esprit saint, Volonté féconde, centre du Père, centre du Fils. Cette Volonté, elle est la mère, elle est la sœur, elle est la fille tout à la fois. Elle a aidé le principe suprême dans l'enfantement mystérieux du Fils. Pour que du Père naquît le Fils par une divine effusion, l'Esprit, qui devait concourir

(1) *Hymne III.*
(2) *Hymne III.*

à cette effusion, a été produit. Dieu, sorti de Dieu, il a servi d'intermédiaire : par lui, et par cette sublime effusion du Père immortel, le Fils à son tour a été produit (1). » L'Esprit devient donc, en quelque sorte, la deuxième personne de la Trinité ; il relie le Fils au Père, il est la condition nécessaire de l'existence et de la manifestation du Fils : « L'Esprit est entre la racine et la tige (2). »

Cette conception échappe manifestement à l'influence chrétienne. Malgré les efforts visibles du poète pour se plier à la doctrine et se garder de l'erreur, son christianisme récent chavire dans l'abondance lyrique et s'abandonne à tous les assauts d'une philosophie qui l'enveloppe et le pénètre.

Le dogme chrétien se retrouve donc ici diminué, dénaturé, transformé. D'ailleurs Synésius, à la veille de l'épiscopat, étalait encore, avec la simplicité d'un sage, son scepticisme et ses critiques. Sa foi religieuse n'allait pas sans un discernement judicieux, sans une sorte d'examen personnel qui consistait à passer au crible de la philosophie et de la science les dogmes, les croyances et les mystères. Le philosophe, dans l'évêque, continuait à raisonner, à discuter, et souvent refusait de s'incliner. Sa théologie se trouvait ainsi indépendante de toute loi, et fatalement amenée à se heurter, à s'opposer, sur divers points, aux définitions de l'Eglise. Synésius l'avouait sans détours, et il faut lire cet aveu dans la lettre qu'il écrivit à son frère Evoptius, à la veille de sa consécration : « Il est difficile ou, pour mieux dire, impossible que les opinions que la science a enracinées dans mon esprit en soient arrachées. Or tu sais que la philosophie est en opposition directe avec certains dogmes du christianisme communément enseignés. Je répugnerai toujours à croire par exemple que la formation de l'âme est postérieure à celle du corps ; jamais je ne dirai que le monde et toutes ses parties doivent périr un jour. Quant à cette résurrection dont on parle tant, je la considère comme quelque chose de mystérieux et d'ineffable, et suis loin de suivre là-dessus les opinions de la foule. Je sais qu'il est des cas où le mensonge est légitime. Tous les yeux ne peuvent pas supporter la même lumière.

(1) *Hymne IV.*
(2) *Hymne V.*

De même que les ténèbres conviennent aux yeux malades, de même je pense qu'il peut être utile de déguiser la vérité au peuple. Si les lois de notre sacerdoce m'accordent tout cela, alors je pourrai accepter cette dignité, philosophant dans mon intérieur, et au dehors m'amusant à des fables, et, sans rien enseigner, sans rien attaquer, demeurer fidèle à mes convictions. Mais si l'on dit qu'il faut changer et que l'évêque doit être peuple par les opinions, je n'hésiterai pas alors à m'expliquer franchement... Si je suis appelé au sacerdoce, je ne veux pas feindre des opinions que je n'ai pas; j'en prends Dieu, j'en prends les hommes à témoin. La vérité est fille de Dieu, devant qui je veux être irréprochable. Sur ce point je ne veux pas jouer la comédie... Que le bien-aimé de Dieu, mon père Théophile, dûment prévenu, et m'ayant marqué à moi-même qu'il le sait, décide sur moi. Ou bien en effet il me permettra de rester fidèle à ma philosophie intime, ou il perdra le droit de me juger plus tard et de me rayer du tableau des évêques... (1) »

Cette même indépendance de la pensée, nous la retrouvons dans les *Hymnes*, aussi vivace, aussi éclatante. Aucune abdication, aucune trahison de soi-même, aucun reniement. Il passe sous silence ce qu'il ne peut admettre, ce que sa raison désapprouve. Nul passage des *Hymnes* ne fait allusion à cette résurrection des corps, à laquelle il ne peut croire et qu'il ne considère que comme un préjugé populaire. L'âme, délivrée de la matière, vit dans la lumière céleste, mais le corps n'a point de part à cette gloire. C'est en ce sens seulement qu'il y a une vie au-delà du trépas, une vie spirituelle, toute purifiée des influences terrestres, et qui se perpétue dans le sein de Dieu : « Qu'ainsi, quand j'aurai achevé ma destinée, quand je serai affranchi des terrestres liens, je puisse mener une vie dégagée de la matière, dans tes palais, dans ton sein, d'où s'échappe la source de l'âme (2). » Le corps, né de la matière, se disperse dans la matière ; mais l'âme, émanée de Dieu et éternelle comme lui, remonte à son origine glorieuse et reconquiert sa véritable nature. Ainsi séparé de l'esprit, le corps ne peut plus remonter dans la lumière. Tout l'effort

(1) Lettre 110, écrite en 409.
(2) *Hymne IV*.

de la vie a d'ailleurs tendu à annihiler le corps, à briser les chaînes matérielles, à élever l'âme dans les purs domaines de la contemplation et à la dégager en quelque sorte de son enveloppe mortelle ; à ce perpétuel effort correspondait un perpétuel moyen, toujours en œuvre, celui-là même que préconisait Plotin : l'extase. En refusant de croire à la résurrection du corps, Synésius demeurait logique avec lui-même. Puisque l'âme retourne à Dieu dans la mesure où elle se délivre de la matière, comment admettre que la récompense éternelle consiste à accoupler deux éléments qui se renient et se combattent ? Comment admettre que l'âme puisse goûter une joie suprême sous le poids de ce corps qui est pour elle l'instrument et la condition de sa souffrance? En repoussant un dogme qui blessait sa philosophie, Synésius obéissait à l'influence de son éducation alexandrine et restait fidèle à la première conception qu'il s'était tracée du rôle, de la nature et de la destinée de l'âme humaine.

L'influence chrétienne n'a donc point imprimé, dans la poésie de Synésius, des traces bien profondes. Elle flotte à la surface, plus apparente que réelle, plus brillante que précise. Elle ne pénètre point, comme une lumière victorieuse, dans le cœur du poète ; mais elle y dépose, obscurément, une sorte d'habitude morale, qui consiste à accepter des expressions toutes faites et à transposer dans le domaine de la poésie l'exposé des mystères et des dogmes. Est-ce là vraiment une influence, une action permanente et féconde, et cette direction idéale dont le génie s'accommode sans souffrir? N'est-ce pas plutôt la marque tout extérieure de la théologie chrétienne, de cette théologie dont l'évêque platonicien devenait, en quelque sorte malgré lui, le représentant et le défenseur? L'influence du christianisme se borne, en réalité, à une accumulation de termes sacrés, à un étalage de formules religieuses, à un exposé dogmatique, dont on sent toute la froideur et toute l'inertie. Rien de personnel, rien de vivant, rien qui sorte du cœur du poète. Sous la plume de Synésius, la théologie a des apparences convenues ; on la dirait descendue d'ailleurs et comme dictée par une inspiration étrangère. Chaque fois qu'il tente d'échapper à cette discipline morale, qu'il cherche à jeter dans ce silence le cri de son âme, l'évêque s'élance dans l'erreur. Rien ne

montre avec plus de précision combien il demeure fermé, involontairement peut-être, à la loi chrétienne. Il y obéit sans conviction, il en accepte les formes sans en accepter l'esprit, il lui emprunte un vocabulaire qu'il manie avec maladresse. Elle entoure, elle recouvre toute l'œuvre; mais c'est une enveloppe si légère, si artificielle, si fragile, que la moindre secousse lyrique la déchire et l'emporte. La philosophie platonicienne a constitué, en Synésius, toutes les habitudes de la pensée; et ces habitudes sont devenues si fortes et si nécessaires que ce sont elles encore qui déterminent, dans les *Hymnes*, le sens des mots et la conception des idées.

Synésius apportait, dans sa première étude du christianisme, un esprit déjà chargé de traditions platoniciennes. En vain raconte-t-il que, dès l'époque de son voyage en Thrace, il parcourait les temples chrétiens et s'initiait aux croyances de la foi nouvelle; l'influence chrétienne paraît n'avoir agi sur son inspiration qu'à de rares intervalles, et sans se manifester autrement que par des expressions convenues et une une rhétorique tout extérieure. Peut-être même n'y faut-il voir qu'un modique sacrifice consenti à sa situation épiscopale, une sorte de convenance sociale, où la raison, la volonté et la conscience n'ont point de part. Sous cette apparence fragile, le grand fleuve philosophique coule sans arrêt; une influence plus profonde circule sans s'épuiser jamais, sans jamais se contredire ou se renier. C'est cette influence philosophique qui est la vie, l'âme et l'action de ce génie, c'est elle qui lui dicte ses élans les plus sincères et sa poésie la plus pure. L'évêque Synésius n'est point un théologien. Sa théologie est artificielle, vacillante, toute semée de maladresses, d'indécisions et d'erreurs. C'est pourquoi il semble que son rôle soit précisément ici de faire ressortir avec plus de lumière combien Synésius demeurait fermé à l'influence chrétienne et combien au contraire l'élément philosophique demeurait, en lui, actif et profond. Toutes les idées alexandrines surnagent ici, tantôt éparses et confuses, tantôt agglomérées, coordonnées et simplement transposées dans un lyrisme éclatant. Le poète abandonne son inspiration à ce torrent d'influences dont il n'est plus maître et qu'il ne peut ni purifier ni mesurer. A travers les dogmes chrétiens qu'il s'efforce de définir et de chanter, ce torrent philosophique

roule et retentit avec fracas : c'est toute la vie ancienne de Synésius, cette vie qu'à aucun prix il n'a voulu abandonner ou renier, qui se dresse ici avec le plus de vigueur ; c'est elle qui se manifeste, qui s'affirme et qui se continue dans les cantiques de sa vieillesse.

CHAPITRE V

La composition poétique

Pour enfermer dans une étude complète l'œuvre poétique de Synésius, il ne suffit pas d'en énumérer ou d'en mesurer les sources ; il faut reconstituer et suivre pas à pas le travail de synthèse et de combinaison qui fut celui du poète et qui lui permit d'unir et de fondre sans discordance des éléments divers et des influences ennemies. Ici, la part de la composition poétique a une importance souveraine. Il ne faut pas oublier en effet qu'à ce moment de l'histoire les idées philosophiques et les dogmes religieux roulent à travers le monde, se disputent les intelligences et se répandent dans toutes les œuvres contemporaines comme une matière identique dans des moules divers. Point de poésie, ni de philosophie, ni d'éloquence, où n'éclatent les préoccupations morales du temps et où ne se dépose quelqu'une des agitations du monde. Synésius ne s'est pas délivré de cette emprise. Il y obéit sans effort. Mais, au-delà de cette inspiration naturelle, l'art du poète est plus actif. Le grand labeur de Synésius sera de coordonner ses tendances, ses croyances, ses affections spirituelles, de telle sorte que rien ne se combatte, que rien ne s'exclue ni ne se condamne. Dans la réception passive des influences extérieures et dans le travail créateur de la composition poétique, les hymnes de Synésius apparaissent dans une double lumière, avec leur pleine signification et leur pleine beauté.

La poésie de cette époque porte en elle tous les défauts de l'alexandrinisme corrompu. Le goût classique a disparu, et la grâce mièvre des poètes alexandrins s'est peu à peu affadie jusqu'à n'être plus qu'une préciosité impuissante et maniérée. Six siècles se sont écoulés depuis la grande époque de Callimaque et d'Apollonius. L'école poétique d'Alexandrie,

désormais déchue, se survit dans des formes figées, où plus rien ne vit, mais où se répètent et se transmettent indéfiniment des formules froides, complexes et lourdes. Les nouvelles tendances religieuses ne suffisent déjà plus à animer, à justifier, à soutenir les élans mystiques des poètes chrétiens. D'ailleurs, l'abondance même de ces tentatives poétiques les condamne à s'imiter servilement, et à suppléer, par des artifices de rhétorique, à la pauvreté de l'inspiration et de l'idée. Rien, dans cette confusion, dans ce fourmillement de *poetæ minores*, ne fait songer aux grandes périodes de la Grèce païenne. On copie encore les vieux poètes, mais on ne les comprend plus. On s'épuise à rajeunir une littérature usée, à la faire revivre d'une vie factice, à la couvrir d'apparences brillantes et vides. C'est, d'un bout à l'autre du monde antique, la même lassitude énervée, la même impuissance, le même assoupissement intellectuel.

Ce n'est pas seulement dans l'orientation de la pensée, dans l'inspiration intérieure des *Hymnes*, que se rencontrent, se mêlent, se heurtent, les deux courants métaphysiques dont procède l'œuvre poétique de Synésius ; les mêmes éléments, les mêmes influences se retrouvent, aussi réels, aussi agissants, dans le labeur littéraire et dans la structure de la forme. La juxtaposition, la coordination de ces influences, leur action parallèle, leur pénétration mutuelle, ne sont pas un des caractères les moins curieux de cette poésie qui reflète tour à tour, avec la passivité et la fidélité d'un miroir, toutes les conditions historiques et morales au milieu desquelles elle a pris naissance. La vie troublée de Synésius, toute dévorée de soucis divers, y dépose ses longues et douloureuses confidences, ses plaintes naïves, et aussi l'écho de tous les combats métaphysiques qui se livraient dans son cœur. Le poète ne veut rien renier de ce qu'il a aimé, de ce qu'il aime ; les cultes de sa jeunesse brûlent en lui comme une flamme éternelle, sans qu'il lui soit possible d'effacer de son âme les empreintes que la sagesse antique y a creusées. La composition des *Hymnes* se ressent de cette disposition de l'esprit ; elle est complexe et tourmentée, on n'y sent point passer le souffle éclatant d'une inspiration profonde et unique, la violence d'une volonté précise, d'une foi rigoureuse, d'une simple et forte conception. Il suffit de comparer l'œuvre

poétique de Synésius à celle de Grégoire de Nazianze par exemple, pour mesurer toute la distance qui peut séparer deux inspirations poétiques qui prétendent avoir la même source et le même but. Inébranlable dans les limites de la loi chrétienne, enfermé dans une conception théologique qui n'admet aucun élément étranger, armé d'une orthodoxie inflexible, Grégoire de Nazianze a donné à la nouvelle Eglise le grand poète qu'elle attendait ; il a l'enthousiasme lyrique du croyant, l'éloquence de l'apôtre, la dialectique du théologien. Synésius, au contraire, s'embarrasse dans des symboles qu'il ne connaît qu'imparfaitement et qui n'évoquent en lui que des images confuses. Il apporte au Christ une poésie toute nourrie d'influences extérieures, où la terminologie chrétienne ne sert qu'à recouvrir des tendances platoniciennes. Il n'est point parvenu à la connaissance éclairée de sa foi, à l'étude raisonnée du dogme, à la conscience de son rôle épiscopal. Il répète docilement les sèches paroles de l'enseignement ecclésiastique, les formules conventionnelles des mystères, le vocabulaire étroit des définitions théologiques. Mais, à chaque pas, les sources de son éducation spirituelle éclatent en lui, et jettent, dans les hymnes de l'évêque, l'ivresse des abstractions métaphysiques.

La diversité de l'inspiration nuit à l'unité morale de l'œuvre. Il semble en effet que cette poésie soit comme brisée, morcelée, réduite à de brèves réalisations, sans profondeur et sans cohésion. On ne peut dire que ce soit là une œuvre d'un philosophe profane ; mais ce n'est point, à proprement parler, une œuvre chrétienne. Elle a deux origines bien distinctes, dont le souvenir subsiste, sans s'affaiblir, jusqu'au dernier chant. C'est le premier trait qu'il faut noter, car il explique et justifie bien des expressions étranges, bien des images heurtées, bien des termes contradictoires. Le poète s'essouffle à vouloir se maintenir dans les domaines d'une métaphysique extatique où le poids des dissertations théologiques crève l'enveloppe poétique. L'hymne III tout entier n'est qu'une longue et confuse exposition de la nature de Dieu et de l'action de la Trinité. Synésius revient obstinément à ces images familières qui, si longtemps, ont alimenté ses méditations philosophiques, qu'il ne peut les chasser de sa poésie religieuse. Elles reparaissent, revivent, reprennent en lui

leur place dominante, et déposent, dans l'œuvre poétique qui naîtra d'elles, l'élément de désagrégation et de faiblesse. Une telle inspiration, pour demeurer légitime et harmonieuse, eût demandé un talent plus souple, un génie plus fécond et plus concis. Mais la fécondité verbale du poète exagère encore la pesanteur de l'idée.

Les évocations anciennes reviennent, à tout propos, dans ces chants mystiques : « Allons, lyre harmonieuse ! Jadis tu redisais les chansons du poète de Téos et les vers passionnés de la Lesbienne : aujourd'hui, sur un ton plus grave, fais entendre des hymnes qui ne célèbrent ni le doux sourire des jeunes vierges, ni les charmes séducteurs des adolescents (1). » Il n'est pas jusqu'à la mythologie païenne qui n'ait place dans cette innombrable pensée. « L'antique Adès frissonna d'horreur, et le chien vorace s'éloigna du seuil (2). » Après avoir parlé de « l'étoile radieuse du soir, astre de Cythérée (3) », le poète ajoute : « La lune au disque lumineux s'avançait la première, guidant les dieux de la nuit... (4) », et plus loin : « C'est le séjour de l'Eternité : antique et toujours nouvelle, jeune et vieille à la fois, elle donne aux dieux leurs perpétuelles demeures (5). » N'est-ce pas encore une réminiscence païenne que cette personnification de l'atmosphère : « L'Ether brilla plus pur : auguste père de l'harmonie, sur les sept cordes de sa lyre il fit entendre des chants de triomphe (6). »

A côté de ces survivances mythologiques, toutes les formules de la philosophie alexandrine reparaissent et s'entremêlent. C'est à ce vocabulaire métaphysique que Synésius a emprunté toute une série d'images poétiques : « . . . la grande Intelligence, dont les blanches ailes débordent sur les extrémités du monde céleste (7)... l'auguste Silence enveloppe les essences intelligentes et intelligibles (8). . . donne-moi de pouvoir déployer les ailes de l'intelligence (9)... » La plupart

(1) *Hymne I.*
(2) *Hymne IX.*
(3) *Hymne IX.*
(4) *Hymne IX.*
(5) *Hymne IX.*
(6) *Hymne IX.*
(7) *Hymne II.*
(8) *Hymne II.*
(9) *Hymne III.*

des invocations de Synésius sont directement inspirées par ses conceptions philosophiques : *racine des mondes*, *unité antérieure à l'unité*, *principe des principes*, *monade des monades*, etc. Certains termes, l'*Abîme* et le *Silence*, Βυθός et Σίγη, la *racine et la branche*, le *mâle et la femelle,* le *Père antérieur à toutes choses*, Προπάτωρ, sont des expressions valentiniennes, et marquent, jusque dans la forme poétique, les traces des influences qui ont pesé sur Synésius (1).

Dans la confusion inévitable qui naît de cette diversité de la pensée, le poète éprouve lui-même l'incertitude vacillante de son inspiration. Il tente de l'affermir et de la préciser par l'accumulation des termes, la répétition des synonymes ; et, pour donner plus de force à ses invocations mystiques, il multiplie à l'infini les expressions qui les traduisent. « Unité des unités, dit-il, père des pères, principe des principes, source des sources, racine des racines, bien des biens, astre des astres, monde des mondes, idée des idées, abîme de beauté, mystérieuse semence, père des mondes intellectuels (2)... » Synésius ne connaît point la forte sobriété des classiques grecs ; il s'abandonne à toutes les tentations et à toutes les ivresses verbales. Les mots, comme les idées, reviennent à flots, reparaissent dans chaque hymne, ramenant avec eux une pensée qui ne se renouvelle pas, mais qui se borne à varier autant qu'il est possible les formes de son expression.

Ce qui domine dans cette poésie, c'est une éloquence passionnée, enthousiaste, toute pénétrée de lyrisme, mais qui n'est point le lyrisme lui-même. L'abondance des paroles, la nature des images, l'imprécision involontaire des idées, tout révèle plus un orateur qu'un poète. Et cela apparaît plus vrai encore si l'on se souvient avec quelle sollicitude Synésius cultivait l'art de bien parler, et quelle gloire il attachait à l'éloquence. Tous les défauts de sa poésie sont en quelque sorte les qualités mêmes de l'orateur. Ce qui apparaît ici enflé, outré, sonore et pompeux, c'est en somme ce qui faisait la hauteur et la noblesse de son éloquence. Il le transposait dans ses poèmes, sans savoir en atténuer l'exagération, et

(1) Dans les notes dont Boissonade a accompagné son édition des Hymnes de Synésius (*Poetar. græc. syll.*, tome XV, année 1825), se trouvent signalées la plupart des expressions que le poète a empruntées aux Valentiniens.
(2) *Hymne IV.*

sans savoir adapter cette qualité réelle de son esprit à des travaux et à des genres divers. Ses strophes ressemblent à des tirades, ses prières à des évocations verbales; il parle, il proclame, il se lamente, avec toute l'abondance, toute l'ampleur, toute la mise en scène nécessaires pour produire l'*effet* que recherche l'orateur. Tour à tour plaintive, triomphante, puérile, passionnée, cette éloquence déborde des rythmes, et il semble qu'elle absorbe en elle-même toute la vertu des mots et toute la vigueur de la pensée. Synésius n'a point marqué dans son esprit la limite précise qui sépare les genres, et qui transforme, de l'un à l'autre, les qualités en défauts et les défauts en qualités. Cette confusion est, dans les *Hymnes*, le point de départ de toutes les imperfections, de toutes les défaillances poétiques qu'on y peut relever. La discordance des images, l'outrance du lyrisme, la sonorité tout extérieure des supplications et des louanges, découlent d'une fausse conception initiale ou plutôt de l'absence de toute conception précise. L'œuvre poétique, fortement nourrie, longuement élaborée, manque de base, et dès lors toutes ses beautés littéraires deviennent sans objet. Elle se dresse dans le vide, dépourvue, dès le principe, de tout ce qui peut faire sa force, sa pureté et sa richesse, de tout ce qui peut déterminer son développement harmonieux et logique.

Le lyrisme des *Hymnes* s'en trouve profondément altéré et alourdi. Il n'a point l'allure victorieuse, l'ivresse pénétrante et sobre de l'inspiration des grands poètes. Il s'abandonne en quelque sorte à toutes les influences qui, tour à tour, dominent en lui, et qui le déforment. Et pourtant le travail de Synésius, travail patient, minutieux et attentif, consiste à atténuer ces violences, à adoucir ces heurts, à concilier ces contradictions. La composition poétique est ici une sorte de synthèse adroite et profonde, un labeur infiniment intéressant de combinaison et de mesure, où les éléments divers se mêlent et s'unissent, sans disparaître tout à fait. Mais Synésius n'est point assez maître de son inspiration et de sa conception poétiques pour toujours garder, vis-à-vis de son œuvre, cette force prudente et cette critique sévère. Souvent il se laisse entraîner par l'élan de la pensée métaphysique, par le poids des influences qui l'assaillent. Peu à peu le lyrisme réel fait place à une sorte de langage

pompeux, où tous les défauts du poète reparaissent à la fois. Nulle part cela n'est plus sensible que dans l'hymne IX. Synésius y célèbre la victoire du Christ sur la mort, et son ascension glorieuse. Le thème prêtait à une description éclatante, pleine de lumière, toute vivifiée par la noblesse de la conception. Mais Synésius a poussé l'expression hors de ses limites, jusqu'à l'hyperbole théâtrale :

« Aimable, illustre et bienheureux fils de la vierge de Solyme, c'est toi que je chante, toi qui as chassé des vastes jardins du Père cet insidieux ennemi, l'infernal serpent, qui perdit le premier homme, en lui offrant une nourriture défendue, le fruit de l'arbre de la science. O glorieux vainqueur, Dieu, fils de la vierge de Solyme, c'est toi que je chante. Tu es descendu sur la terre revêtu d'un corps mortel pour habiter parmi les hommes qui ne vivent qu'un jour ; tu es descendu dans les enfers où la mort retenait des milliers d'âmes. L'antique Adès frissonna d'horreur, et le chien vorace s'éloigna du seuil. Après avoir arraché aux souffrances les âmes des justes, entouré de cette foule sacrée, tu adressas des hymnes au Père. O glorieux vainqueur, Dieu, fils de la vierge de Solyme, c'est toi que je chante. Lorsque tu remontais vers les cieux, ô roi, la troupe innombrable des démons répandus dans les airs frémit de crainte, et le chœur immortel des astres saints fut saisi d'étonnement. L'Ether brilla plus pur : auguste père de l'harmonie, sur les sept cordes de sa lyre il fit entendre des chants de triomphe. On vit sourire l'étoile du matin, messagère du jour, et l'étoile radieuse du soir, astre de Cythérée. La lune au disque lumineux s'avançait la première, guidant les dieux de la nuit. Le soleil étendit devant tes pas ineffables sa chevelure éclatante : il reconnut le Fils de Dieu, l'intelligence créatrice, la source où il puise ses propres feux. Toi, déployant tes ailes, tu t'élevas vers la voûte azurée, et tu t'arrêtas dans les sphères intelligentes et pures où est le principe de tout bien, le ciel enveloppé de silence. Là n'habitent ni le temps infatigable, entraînant dans son cours rapide tout ce qui est sorti de la terre, ni les soucis rongeurs qui naissent en foule de la matière. C'est le séjour de l'Eternité : antique et toujours nouvelle, jeune et vieille tout à la fois, elle donne aux dieux leurs perpétuelles demeures. »

Que penser de cette accumulation d'images, de ce dithyrambe dont l'enthousiasme sonne faux? Sans doute il faut voir ici bien des défauts littéraires de l'époque, bien des sacrifices au goût du jour; mais ce sont aussi les défauts de Synésius et les faiblesses de sa poésie. Cette enflure sonore n'a rien de vraiment poétique; elle donne une impression d'impuissance, d'imitation artificielle, et de verbiage.

Faut-il s'étonner dès lors qu'on ne puisse, sans fatigue, lire ces dix poèmes, chargés d'une longue monotonie, où les répétitions, les redites se succèdent presque sans arrêt. L'inspiration de Synésius tourne dans un cercle étroit, où les mêmes figures reparaissent à intervalles égaux et se reproduisent, infatigablement, à l'infini. Cette monotonie est d'ailleurs d'autant plus sensible qu'elle ramène des expressions obscures, des digressions confuses, qu'elle accuse avec plus de force l'abstraction des images, le mélange des influences religieuses, le heurt des idées philosophiques et chrétiennes. Cette obscurité et cette monotonie ne sont point distinctes; elles s'accompagnent, se lient et s'expliquent.

Mais ces imperfections ne suffisent pas à voiler tout à fait la beauté lyrique des *Hymnes*. A côté de ces défaillances, il faut noter, chez Synésius, d'admirables dons poétiques. L'éclat de ses images, la force de son inspiration, mettent en lumière des qualités d'autant plus précieuses qu'elles sont, à cette époque d'impuissance créatrice, plus difficiles à rencontrer. Sa vie champêtre, son profond amour pour toutes les choses de la nature, ses longues années de solitude et de méditation dans la campagne de Cyrène, lui ont dicté, à plusieurs reprises, des traits exquis, des évocations gracieuses et de la plus charmante originalité. Quand il s'abandonne à ses souvenirs anciens, à la vision de ses années heureuses, le poète se transfigure : un Synésius imprévu surgit soudain dans la mélancolie enveloppante de ces hymnes de vieillard; un souffle nouveau anime, pour un temps, cette méditation qui se consume sans clarté. Devant lui, les choses, les éléments, la nature, tout vit, tout agit, tout prend conscience. Et n'est-ce pas, en somme, une des plus hautes facultés poétiques que celle qui anime ainsi et qui absorbe en soi toutes les manifestations du monde extérieur? Le poète se reconnaît dans cette nature que les autres hommes ne

connaissent point ou qu'ils dédaignent; il y retrouve l'image souriante de ses propres pensées : « Je vais en suppliant, tantôt vers les temples où se célèbrent les saints mystères, tantôt sur la cîme des hautes montagnes, tantôt dans les vallées de la déserte Libye, lieu où règne le Notus, et que jamais ne souille un souffle impie, que jamais ne foule le pied des hommes qui vivent dans les agitations des villes (1). » Autour de Dieu, cette même nature est comme un cantique perpétuel ; et nul peut-être, parmi les poètes chrétiens des premiers siècles, n'a plus éloquemment montré cette adoration universelle : « Cet ensemble éternel d'objets périssables, vivifié par ton souffle, élève de toutes parts des concerts vers toi. Elles disent ta gloire, ces productions aux riches couleurs, aux vertus diverses, qu'enfante la terre. Tous d'accord dans la variété de leurs langages, les animaux te célèbrent en chœur. Tous les êtres t'envoient des louanges sans fin, l'aurore et la nuit, les foudres, les neiges, le ciel, l'éther, les profondeurs de la terre, l'eau, l'air, tous les corps, tous les esprits, les semences, les fruits, les plantes et les gazons, les racines, les herbes, les animaux des champs, les oiseaux du ciel et le peuple des poissons (2). »

Peu à peu l'imagination du poète s'enfonce dans l'abstrait. Il ne fait plus que de brèves allusions aux choses de la terre, trop familières et trop tangibles. Mais, là encore, le souffle de son génie se meut à l'aise. S'il est obscur parfois, il n'en garde pas moins une grande force de conception lyrique. L'élan de son cœur se traduit par une forme poétique indéniablement très haute et très vivante, où les images passent tour à tour comme un cortège de lumières. La fécondité de son inspiration est intarissable. Il faut, pour en saisir toute l'ampleur, songer aux longs poèmes orientaux, où l'éclat des idées se traduit par une richesse si variée d'expressions et d'évocations.

Mais souvent, dans ce flot d'images qui envahit à la fois le cerveau du poète, on sent, dans l'essoufflement des paroles, le halètement de la pensée. Le rythme même du vers contribue étrangement à cette impression d'ensemble. La

(1) *Hymne III.*
(2) *Hymne III.*

brièveté des mètres accompagne ici la brièveté de l'effort lyrique.

A l'époque classique, la plupart des mètres employés par Synésius n'étaient généralement pas usités isolément. Ils terminaient d'ordinaire des périodes rythmiques de plus grande importance et variaient agréablement la mesure d'ensemble du poème. Chez Synésius au contraire, ils constituent la structure totale de l'hymne, et contribuent pour beaucoup à lui donner une allure monotone et saccadée.

Le vers le plus fréquent chez Synésius est l'anapestique monomètre. Les hymnes III, IV et X sont tout entiers écrits sur cette même mesure. En réalité, il s'agit ici d'un vers dimètre, mais qui peut se décomposer en deux monomètres. C'est ce fractionnement que Synésius a employé, traitant ainsi chaque dipodie comme un vers distinct. Un passage de l'hymne IV donne, avec ses variations, une image assez précise du rythme :

Σέ μάκαρ μέλπω
Κοίρανε κόσμου
γᾶ σιγάτω·
ἐπὶ σοῖς ὕμνοις
ἐπὶ σαῖς εὐχαίς
εὐφαμείτω
ὅσα κόσμος ἔχει. (1)

Ce qui correspond à cette période métrique :

∪ ∪ — — —
— ∪ ∪ — —
— — — —
∪ ∪ — — —
∪ ∪ — — —
— — — —
∪ ∪ — ∪ ∪ —

De même dans l'hymne III :

Ἐπιϐαλλομένα...
Ζαμενεῖς ὁρμάς (2)

(1) *Hymne IV*, v. 26 sq. Pour toutes les citations du texte, nous avons suivi l'édition de Flach (1875).
(2) Vers 3 et 7 (édit. *id.*)

c'est-à-dire :

∪ ∪ – ∪ ∪ –
∪ ∪ – – –

Et dans l'hymne X :

Ὑψιμέδοντος
Οἰκέτεω σέο

– ∪ ∪ – –
– ∪ ∪ – ∪ ∪

Encore, dans l'hymne IV :

Σὲ μὲν, ἀρχομένας...
Μέλπω, Γενέτα,
Παίων ψυχᾶν
Παίων γυίων (1)

c'est-à-dire :

∪ ∪ – ∪ ∪ –
– – ∪ ∪ –
– – – –
– – – – (2)

(1) Vers 1, 7, 8, 9 (édit. de Flach 1875).

(2) Dans les hymnes VII, VIII et IX, Synésius a employé un vers anapestique de trois pieds, tantôt catalectique, tantôt acatalectique :

Πρῶτος νόμον εὑρόμαν (1)
– – ∪ ∪ – ∪ ∪
Ὑπὸ Δώριον ἁρμογὰν (2)
∪ ∪ – ∪ ∪ – ∪ ∪
Πολυήρατε κύδιμε (3)
∪ ∪ – ∪ ∪ – ∪ ∪
Γονε κύδιμε Παρθένου (4)
∪ ∪ – ∪ ∪ – – –

Les hymnes I et II sont écrits en vers iambiques dimètres catalectiques. La forme usitée ici est le vers connu sous le nom d'*anacréontique* :

Σοφία δέ μοι παρείη (5)
∪ ∪ – ∪ – ∪ – –
Χορὸς ἀφθίτων ἀνάκτων (6)
∪ ∪ – ∪ – ∪ – –

L'hymne V est un vers anapestique dimètre catalectique, qu'on peut consi-

(1) *Hymne VII*, v. 1.
(2) *Hymne VIII*, v. 1.
(3) *Hymne IX*, v. 1.
(4) *Hymne VII*, v. 3.
(5) *Hymne I*, v. 33.
(6) *Hymne II*, v. 40.

Beaucoup de ces mètres, employés isolément dans de longues œuvres, jamais variés, jamais rompus, contribuent assurément à l'impression de monotonie qui se dégage parfois des hymnes de Synésius. Le poète a reçu et accepté toutes faites des habitudes poétiques contre lesquelles il eut été méritoire de réagir. En même temps qu'il s'efforçait de suivre les traces des grands poètes de la période classique, il se laissait dominer par toutes les influences de son temps. La langueur mièvre des Alexandrins, l'indécision, l'obscurité des uns, l'outrance des autres, il accepte tout, et ne juge point avec assez de sévérité les œuvres qui l'entourent.

On ne saurait mieux résumer les caractères marquants de ces chants, avec leurs qualités et leurs défauts, que par le rapprochement moderne qu'a esquissé M. Villemain : « Cette couleur de métaphysique religieuse, dit-il, qui est la poésie de la pensée, donne à ses accents un charme d'originalité sans lequel il n'y a point de génie. L'évêque grec du IV[e] siècle ressemble quelquefois dans ses chants à quelques-uns de ces métaphysiciens rêveurs et poètes que la liberté religieuse a fait naître dans l'Allemagne moderne. Ce rapprochement ne doit pas étonner : le rapport de la situation morale a fait disparaître la distance des siècles. La satiété et le besoin de croyances, l'affaiblissement d'un ancien culte, l'enthousiasme solitaire substitué aux engagements d'une croyance vieillie et bientôt insuffisante comme elle; enfin l'adoption d'une foi nouvelle où l'esprit, ébloui par la fatigue, croit souvent retrouver ses propres idées et se fixe dans une règle qu'il transforme à sa manière, tel est le travail intérieur,

dérer comme formé soit de trois spondées et demi, soit de deux anapestes, au dernier desquels il manque un demi-pied :

Ὑμνῶμεν κοῦρον νύμφας,
Νύμφας οὐ νυμφευθεῖσας (1)

c'est-à-dire :

— — | — — | — — | —

Enfin l'hymne VI est composé en vers phaléciens :

Φυχᾶς καὶ μελέων ἔρυκε νούσους (2)
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ — —
Πλούτου καὶ πενίας ἄλαλκε κῆρας (3)
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ — —

(1) *Hymne V*, v. 1 et 2.
(2) *Hymne VI*, v. 28.
(3) *Hymne VI*, v. 30.

la révolution morale par laquelle ont passé plusieurs de ces écrivains allemands tour à tour à tour incrédules, déistes et catholiques (1) ».

M. Druon a rapproché le génie poétique de Synésius de celui d'un poète moderne qui offre en effet, avec l'évêque de Ptolémaïs, plusieurs points de contact: Lamartine. Chez l'un et chez l'autre, l'imagination a toute l'ampleur, toute l'abondance, toute la douceur de la poésie orientale. Ce caractère, qui marque très distinctement la forme lyrique de Synésius, est aussi l'un des plus profonds des *Méditations* et des *Harmonies*. On sait d'ailleurs qu'un critique contemporain (2) s'est plu à mettre en regard quelques poèmes de Lamartine et quelques passages des Védas, entre lesquels l'analogie est curieuse. A quinze siècles d'intervalle, la même source naturelle de la pensée se retrouve dans deux poètes si profondément séparés par leur éducation, par leurs croyances et par les circonstances de leur époque et de leur vie. Le déroulement majestueux des strophes, l'intensité de l'inspiration, l'ivresse d'abstraction, les élans du cœur et de l'esprit, ont, dans les deux génies, la même pureté et la même sincérité. Voici un exemple caractéristique, cité par M. Druon :

Δός με φυγοῖσαν
Σώματος ἄταν,
Θοὸν ἅλμα βαλεῖν
Ἐπὶ σὰς αὐλάς,
Ἐπὶ σοὺς κόλπους,
Ὅθεν ἁ ψυχᾶς
Προρέει παγά.
Λιβὰς ουρανία
Κέχυμαι κατὰ γᾶς·
Παγᾷ με δίδου,
Ὅθεν ἐξεχύθην
Φυγὰς ἀλῆτις.
Νεῦσον προγόνῳ
Φωτὶ μιγῆναί (3).

(1) Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle*, p. 219.
(2) M. Jules Lemaître.
(3) *Hymne III* v. 706 sq.

Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime!
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour,
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée (1).

... Que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin (2).

... Dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels? (3)

Il faut d'ailleurs se souvenir que Synésius et Lamartine ont puisé une grande part de leur inspiration à la même source platonicienne. Nous avons signalé plus haut quelques-unes des traces qu'a laissées dans les *Hymnes* la pensée de Platon. Ces mêmes traces ne sont point rares dans les poèmes de Lamartine, et la *Mort de Socrate* par exemple n'est guère, par endroits, qu'une transposition du *Phédon*. La similitude des tendances intellectuelles aboutit ainsi, chez les deux poètes, par une voie toute naturelle, à la similitude des expressions et des formes lyriques.

Jusque dans ses imperfections, jusque dans ses faiblesses, la poésie de Synésius a quelque chose de séduisant. Le poète s'y dévoile avec tant de confiance qu'on ne peut lui reprocher les nonchalances de sa pensée. Il se livre tout entier, souriant et bon, tel qu'il fut dans sa vie publique, et ce n'est pas un des charmes les moins frappants de cette œuvre que d'y retrouver, dans les méditations du poète, l'abandon amical, la sollicitude et le vaste amour qui furent l'inspiration et la conduite de sa vie.

(1) Lamartine, *Premières Méditations, La Prière.*
(2) Lamartine, *Premières Méditations, L'Immortalité.*
(3) Lamartine, *Premières Méditations, L'Immortalité.*

CONCLUSION

Si elle ne possède point les qualités éclatantes et définitives des grands monuments littéraires, l'œuvre poétique de Synésius n'en demeure pas moins, par beaucoup de côtés, un des témoignages les plus curieux de l'effort lyrique d'un siècle obscur et tourmenté. Par une sorte de synthèse instinctive, le poète condense et résume dans ses hymnes toutes les influences flottantes qui font naître, de l'hellénisme mourant, une conception et un labeur nouveaux. Par là surtout, cette œuvre est d'un intérêt presque unique, car aucun des poètes chrétiens de cette époque n'a accusé, avec autant de précision, la grande part qui, dans l'épanouissement de la religion nouvelle, revenait au mysticisme alexandrin. Synésius lui-même y apparaît avec plus de vérité, plus de sincérité, plus d'abandon, que dans la plupart de ses autres œuvres. Son âme se livre tout entière et sans réserve. En toute simplicité, et sans critique, il donne asile à toutes ses pensées, à toutes ses tendances, à toutes les formes diverses de sa foi.

Mais il semble bien qu'en réalité, des influences variées que nous avons eu à noter dans les *Hymnes*, la plus réelle et la plus féconde soit celle de la philosophie. Quelles que soient les affirmations ou les intentions du poète, il demeure ici le philosophe néo-platonicien qui se nourrissait des enseignements d'Hypatie. La forme chrétienne des poèmes n'est, au total, qu'une concession faite à son temps, à ses amis, à sa charge épiscopale. Elle reste une forme conventionnelle, voulue, arbitraire, sous laquelle s'agitent, se mêlent, se combinent, toutes les traditions spirituelles des anciens âges. Elle est en somme si peu réelle que, pour vouloir en envelopper sa philosophie, Synésius la déchire à chaque

pas : les erreurs de termes, les incertitudes du dogme étalé, les défaillances de l'orthodoxie, dévoilent, à chaque strophe, l'indécision du poète et l'indiscipline de son inspiration. Tout cela montre à quel point, et malgré la prédominance des idées nouvelles, la vieille philosophie païenne restait vivante encore, à quel point elle séduisait encore les esprits les plus cultivés, que les dogmes populaires du christianisme rebutaient, et qui ne trouvaient qu'en elle un aliment digne de leur pensée. Synésius n'a point échappé à cette domination spirituelle. Grec et païen, il ne s'est point délivré des traditions qui survivent encore dans ces derniers âges de l'hellénisme. Sa poésie s'est elle-même abandonnée à tous les courants de la décadence et a donné le spectacle étrange d'une forme empruntée et timide, où le génie antique n'est pas parvenu à disparaître tout entier, mais où la pensée païenne crève, à tout instant, l'enveloppe artificielle et fragile dont on a voulu la recouvrir.

Il y a donc, en somme, deux hommes bien distincts, dans ce poète, celui qui est et celui qui veut être, celui qui pense et celui qui cherche, le philosophe et l'évêque. On peut suivre, au cours de ces poèmes ardents, le déroulement du combat moral que se livrent perpétuellement la pensée platonicienne et la forme chrétienne. Tout l'effort de Synésius, qui sent confusément l'opposition des deux tendances, a été de voiler cet antagonisme, et d'apporter ici, dans cette lutte constante, ce profond souci d'éclectisme, de sagesse et de tolérance, qui le poussait à unir et à confondre dans le même amour et la même estime les conceptions les plus contraires et les métaphysiques les plus ennemies.

Cela suffirait déjà à donner aux hymnes de Synésius un intérêt spécial et profond. Mais leur valeur poétique elle-même leur assure d'autres mérites encore. En réalité, dans la littérature expirante d'un siècle confus, Synésius a jeté une vigueur et un éclat qu'elle n'avait plus connus depuis longtemps. Avec lui, le vieux génie grec reparaissait et revivait; exilé de la terre hellène, il redescendait en quelque sorte dans l'imagination enthousiaste d'un évêque chrétien, et il n'est point de spectacle plus touchant que celui de ce vieillard du ve siècle, qui, laborieusement, infatigablement, s'étudiait à ressusciter, au milieu d'une époque nouvelle

et d'une société transformée, la philosophie et la poésie antiques. Au-delà des nombreux reproches que l'on peut adresser à ce lyrisme souvent enflé, exagéré, artificiel, au-delà des imperfections de la conception et de l'expression poétique, il faut reconnaître à Synésius d'admirables dons qui lui assurent une haute place dans la hiérarchie des poètes. A côté des hymnes de Grégoire de Nazianze, les hymnes de Synésius constituent la première réalisation lyrique de la théologie chrétienne. Πρῶτος νόμον εὑρόμαν ἐπὶ σοί, dit le poète avec fierté. Et c'est avec raison qu'il se fait gloire de cette innovation ; car elle apportait, au milieu des querelles dogmatiques, l'écho éloquent d'un mysticisme qui brisait le cadre étroit des formules ecclésiastiques.

Dans toute l'œuvre de Synésius, ces quelques hymnes forment, en ce sens, une part précieuse. On a pu apporter plus d'intérêt, plus de recherche, plus d'attention, à ses lettres ou à ses traités. Nous estimons au contraire que les *Hymnes* constituent la partie fondamentale de l'œuvre entière, et celle dont l'étude peut être à la fois la plus féconde et la plus aisée. Le génie multiple, complexe et fuyant de Synésius s'y révèle avec plus de simplicité et plus de clarté. On saisit ici, en toute intelligence, la genèse des influences qui ont marqué le développement de la pensée du grand philosophe, et les inspirations qui l'ont nourrie. Voir Synésius à travers les *Hymnes*, c'est le voir sous son véritable aspect, avec sa métaphysique confuse et sa théologie vacillante; c'est le retrouver, avec plus d'abandon que partout ailleurs, dans le secret et l'évolution de son labeur. Et cela suffit sans doute pour donner aux *Hymnes* une place importante, non seulement dans l'œuvre de Synésius, mais aussi dans l'histoire littéraire et philosophique du v[e] siècle.

———

APPENDICE

Les éditions et les traductions

Comme toutes les œuvres antiques, l'œuvre poétique de Synésius a son histoire ; mais celle-là est particulièrement tourmentée et complexe. Il ne peut venir à l'esprit de retracer, jusque dans ses détails les plus infimes, cette destinée qui, en définitive, ressemble à celle de beaucoup d'autres œuvres de la même époque ; mais il est nécessaire cependant d'en marquer les étapes essentielles et les points de repère les plus saillants.

En 1553, Turnèbe donna une édition des *Opuscula Synesii* (1). Pour la première fois, les œuvres principales de Synésius étaient livrées au public. Ce fut le point de départ des éditions, qui, à partir de ce moment, se succèdent à intervalles rapprochés.

En 1567, Guil. Canterus publia la première édition des *Hymnes*, en grec et en latin. Quatre traités de Synésius se trouvaient joints à cette édition.

L'année suivante, en 1568, Henri Estienne donnait, sous un format très réduit, une nouvelle édition des *Hymnes* de Synésius, auxquels se trouvaient joints quelques odes de Grégoire de Nazianze. Une traduction latine de François Portus accompagnait le texte grec. Voici d'ailleurs le titre complet de l'ouvrage :

Synesii Cyrenæi, episcopi Ptolemaïdis, Hymni, vario lyricorum versuum genere. Gregorii Nazianzeni Odæ aliquot : græce. Utriusque in lucem nunc primum prodeuntibus latinam interpretationem adjunxit Fr. Portus Cretensis, et Epistolam ad Philologos Græcam præmisit.

A cette édition in-32 succéda, deux ans après, en 1570, chez le même imprimeur, une édition in-8°, sans modification sensible. Elle se trouvait seulement augmentée d'un hymne de Jean Damascène.

En 1581, paraissait, à Paris, chez Gilles Beys, en un petit volume in-12, les *Euvres poétiques* de Courtin de Cissé. A la suite

(1) Paris, in-folio.

de ses propres œuvres, le poète avait placé une traduction, en vers français, des hymnes de l'évêque de Ptolémaïs. Cette seconde partie du volume portait le titre suivant : *Les Hymnes de Synèse, cyrenean evesque de Ptolémaïde, traduits de grec en Français, par Iaques de Courtin de Cissé, gentilhomme percheron.*

La traduction du « gentilhomme percheron » n'est remarquable ni par sa fidélité ni par son élégance. Elle marquait du moins une tentative originale, et elle mérite, pour cela même, une place spéciale dans l'histoire des *Hymnes*. Voici, par exemple, comment Courtin de Cissé a transposé en français l'hymne V de Synésius :

Mon âme ores il te faut
Chanter d'un désir plus chaut
Le Fils de l'Epouse sainte
De l'Epouse non conjointe
D'un mariage mortel
Conseil du Père éternel,
Divinité, notre garde
Naissance de Christ trop tarde.
L'admirable enfantement
De la Vierge a saintement
Produit la forme de l'homme,
Qui entre ceux que consomme
La mort de son bras vaincueur
Est descendu épancheur
De la clarté fontaineuse.
Cete race bien-heureuse
Sçait ineffable comment
Le siècle racine prent.
Tu es diuine lumière
Rayluisant avec le Père
Qui perçant le cours ombreux
De ce fardeau ténébreux,
Fais luire tes saintes flames
Dedans les célestes âmes.
Tu és du monde l'auteur,
Tu donne aux astres splendeur,
Sacré support tu embrasse
Les centres de cette masse
Tu és des hommes guidon
Le flambeau du iour, surgeon
De la clarté pérennelle,
Par toi fait sa course inelle.
La Lune à l'œil de toreau
Chasse le nuiteux manteau.
Par toi les fruits nouveaux croissent

Par toi les troupeaux repaissent,
Epanchant son vif flambeau
De ton excellent ruisseau,
D'une lumière féconde
Tu nourris les bors du monde.
O Dieu tout puissant, ô Roy
Tu as fait naître de toi
Pleine de clarté la flame,
Et l'intelligence et l'âme.
Oy Seigneur à cete fois
L'humble soupir de ma voix,
Et prens pitié de ta fille
Que cette masse infertille
Retient dans le froid enclos
De ses nerfs et de ses os,
Dessous la chaîne mortelle
De sa prison corporelle,
Suiette au pois assuré
De son Destin mesuré,
Qu'une foible maladie
Ne trouble l'heur de ma vie,
Garde que mes membres fortz
Ne ployent sous tes efforts
Fay qu'une douce harangue
Succre de son miel ma langue,
Donne à mes faits, ô Seigneur,
Vn touiours-viuant honneur,
Affin que la gloire ancienne
Sparte et Cyrene entretienne.
Mon âme puisse touiours
Heureuse trainer ses iours,
Que desormais la tristesse
Outrageuse ne l'oppresse,
Qu'elle ait emprainte dans soi
La sainteté de ta loi,
Dressant ma flâme iumelle
Vers ta clarté immortelle.
Que pur de ce fardeau lourd,
Oublieuse du retour
Il dresse ma plante inelle,
Fuyant la douleur cruelle,
Et les malheurs dangereux
De cet espace terreux,
Pour me ioindre à la fontaine
Ou l'âme gist souueraine.
Donne une vie, Seigneur,
Ainsi sainte à ton chanteur,
Que te traçant chanson digne,

Louant ta sainte racine,
L'honneur du Père puissant,
Et l'Esprit aussi régnant,
Moien entre la racine,
Moien entre l'origine,
Et chantant d'un saint souci
La force du Père aussi,
Mon âme à coup se récrée
En ta louange dorée,
Ses fruits diuinement grands
En ton los s'eioussants
Ie te salüe, et salüe
Du Fils la fontaine élüe,
Ie te salüe, ô portrait
Du Père saint et parfait.
Ie te salüe, ô demeure
Du Fils, sur toute meilleure,
Ie te salüe humblement
Image au Père excellent,
Ie te salüe, ô puissance
Du Fils, rempli d'excellence.
Ie te salüe, ô beauté
Du Père plein de bonté.
Esprit pur ie te réuère
Centre du Fils et du Père.
Envoye le moi, Seigneur,
Toi et ton Père arroseur
Des ailerons de mon ame,
A cell'fin qu'elle s'enflame
D'un souci déuotieux
A monter dedans les Cieux.

En 1582, paraissait, à Lyon, chez Ioan. Stratius, un petit volume in-16, sorte de catéchisme catholique, auquel se trouvaient joints quelques hymnes de Clément d'Alexandrie, de Grégoire de Nazianze et de Synésius. Le volume portait ce titre : *Edmondi Augerii catechismus parvus, hoc est, summa doctrinæ catholicæ, Græce et Latine : accesserunt aliquot hymni et versus Clementis Alexandrini, Gregorii Nazianzeni, et Synesii Cyrenensis, Græce et Latine.*

L'année 1586 vit paraître l'édition de Jean Cazelius, où le texte grec des *Hymnes* de Synésius est accompagné de quelques chants de Grégoire de Nazianze et d'un hymne de Clément d'Alexandrie. La même année encore, Morellus publiait, à Paris, le texte grec des *Hymnes*, sous ce titre : *Synesii hymni decem et Gregorii Nazianz. odæ quatuor* (in-8°).

En 1590, paraissait, à Rome, une nouvelle édition des hymnes de Synésius, toujours accompagnés de quelques ouvrages des autres poètes chrétiens. Le volume, en format in-8°, portait ce titre : *S. Gregorii Nazianzeni Carmina selecta, Cyrilli Allexandrini de plantarum et animarum proprietatibus liber, nunc primum in lucem editus. Synesii hymni X. Clementis Alexandrini hymnis. — Romæ, Zanetti, 1590.*

La même année, et également à Rome, un Jésuite, Jérôme Brunel, rééditait, avec d'importantes corrections, l'édition de Canterus, qui ne contenait que les hymnes de Synésius. Neuf ans plus tard, en 1599, il la publiait de nouveau, en y ajoutant, cette fois, quelques chants choisis de Grégoire de Nazianze.

Cette période de la seconde moitié du xvie siècle a donc été particulièrement féconde pour l'histoire des œuvres poétiques de Synésius. Dans les années qui vont suivre, nous ne retrouverons plus, en un si bref espace de temps, une telle accumulation d'éditions et de traductions. Mais, avec le xviie siècle, va apparaître le travail de la critique. Les textes vont subir un examen et une analyse plus sévères; on contrôlera les traductions, et, de ce grand labeur, la physionomie poétique de Synésius sortira définitivement fixée.

En 1603, à Tournon, paraît un volume in-12, où les hymnes de Synésius voisinent encore avec ceux de Grégoire de Nazianze. Le texte grec est accompagné d'une traduction latine. Voici, d'ailleurs, le double titre, grec et latin, de l'ouvrage : Συνεσίου τοῦ Κυρηναίου τοῦ Ἐπισκόπου Πτολ. ὕμνοι ἐν διαφόροις μέλεσι, καὶ Γρηγορίου τοῦ Ναζιανζήνου τοῦ θεολόγου ᾠδαί τινες καὶ τἄλλὰ τινα. *Synesii Cyranæi Episcopi Ptol. hymni vario genere versuum conditi. Item Gregorii Nazianzeni Theologi Odæ aliquot et quædam, omnia sedulo recognita et notis quibusdam non pœnitendis illustrata. Græce et Latine.*

C'est en 1612 que parut la grande édition des œuvres complètes de Synésius, par le P. Pétau (Paris, in-folio). Elle comprend le texte grec et une traduction latine, avec des scolies de Nicéphore Grégoras. Le texte latin n'est autre que celui de Fr. Portus, que le P. Pétau avait recueilli sans le modifier. C'est donc à Portus que doit remonter le reproche qu'adresse Jacques Vindetus à cette traduction : « Pétau, dit-il, a fait de nombreuses fautes dans la traduction de Synésius, surtout dans les *Hymnes*... (1) »

Deux ans plus tard, en 1614, le texte grec des hymnes de Synésius, toujours accompagné de la même traduction latine, celle de Portus, reprise par Pétau, se retrouve dans le *Corpus*

(1) J. Vindetus, *De vita functorum statu*, p. 42.

poetarum græcorum (Genève, in-folio) de Jean Lectius, tome III, p. 162 et sq.

En 1618, nouvelle édition, à Paris, chez T. Morellus (in-12), sans modification notable : *Synesii Cyrenæi hymni, Gregorii Nazianzeni Odæ, græce Latina Franç. Porti interpretatione recognita.*

En 1633, et en 1640, le P. Pétau fait paraître de nouvelles éditions, complétées et corrigées (Paris, in-folio).

En 1657, à Schaffouse, J.-C. Suter publie une édition qui reproduit, sans variante sensible, l'édition Pétau. La traduction latine y est présentée sous le nom de son premier auteur. L'ouvrage est ainsi désigné : *Synesii hymni, cum adjuncta interpretatione Latina Francisci Porti Cretensis.*

Traduit en latin par Portus, en français par Courtin de Cissé, Synésius ne fut traduit en allemand que bien plus tard, en 1786, par Rosenmüller. L'édition de Rosenmüller, parue à Leipsig (in-8°), ne contient d'ailleurs qne l'hymne V de Synésius ; mais elle renferme, à propos de ce poème, des annotations précieuses, et une intéressante critique du texte. Elle porte le titre suivant : *Synesius fünfter Hymnus, übersetzt und erläutert· von E. F. K. Rosenmüller.*

Dès lors, les éditions des *Hymnes* se font plus rares. Dans sa grande collection *Poetarum græcorum Syllogæ* (24 vol. in-32, Paris, 1822-1826), Boissonade a fait une place aux hymnes de Synésius (tome XV, paru en 1825), et y a joint des notes excellentes et précises.

En 1840 paraît à Lyon la traduction française de Grégoire et Collombet, précédée du texte grec (in-8°). Cette traduction est la première tentative sérieuse d'interprétation méthodique. Elle a su conserver, sans l'atténuer ou l'exagérer, la force vivante du texte et l'expression lyrique de la pensée du poète. Cette traduction a été reproduite dans le *Panthéon littéraire.*

La *Patrologie* de Migne a publié les *Hymnes*, avec les autres œuvres de Synésius, texte grec et traduction latine. Le texte est celui du P. Pétau, la traduction celle de Portus (*Patrologie*, tome 66, en 1859).

En 1875, J. Flach a publié, à Tübingen (grand in-8°), une édition critique des hymnes de Synésius, sous ce titre : *Synesii episcopi hymni metrici. Apparatu critico adjecto.*

Enfin, en 1878, M. Druon, qui avait fait paraître, vingt années auparavant, l'étude la plus complète qui ait été consacrée à Synésius de Cyrène, a publié une traduction française de toutes les œuvres de l'évêque de Ptolémaïs (Paris, chez Hachette, 1 vol.

in-8°). Cette traduction est précédée d'une longue étude sur la vie et les œuvres de Synésius, qui ne fait que reproduire, dans ses lignes principales, l'étude antérieure du même auteur.

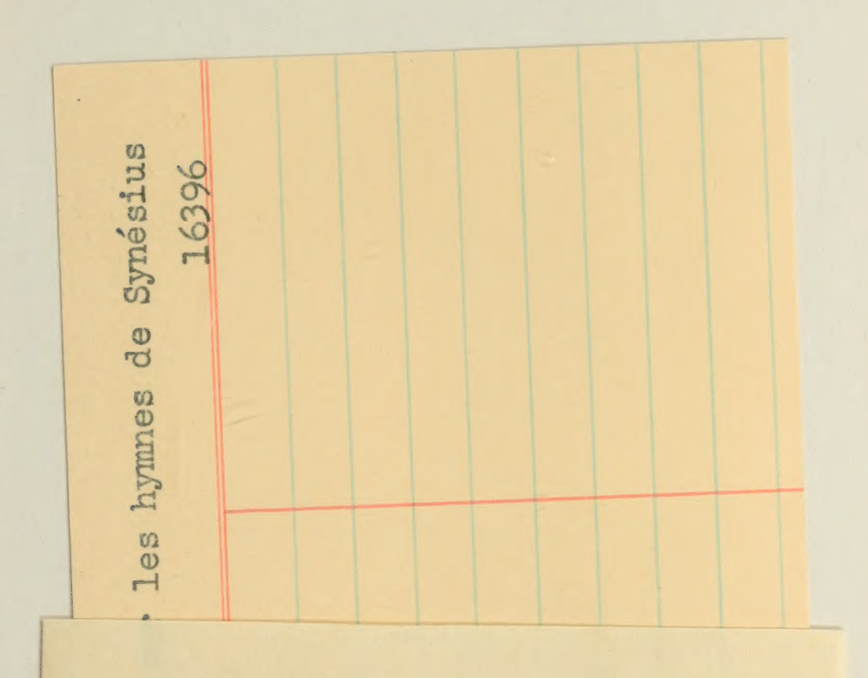
La traduction de M. Druon marque le dernier terme de l'histoire des hymnes de Synésius. C'est, au total, une histoire fort brève et fort incomplète. La plupart des éditions se répètent sans modification essentielle, sans effort nouveau, et le dernier mot de la critique n'a pas encore été dit.

Vu et lu à Grenoble,
le 5 mai 1904.
Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Grenoble,
J. DE CROZALS.

Vu et permis d'imprimer.
Grenoble, le 11 juin 1904.
Le Recteur,
JOUBIN.

TABLE DES MATIÈRES

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU,
PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCrs.


les hymnes de Synésius
16396

